

Dans ce séminaire, Lacan se pose et nous adresse une fois de plus les questions essentielles concernant l'analyse – questions qu'il ouvrait dès 1953 dans une conférence sur « Le symbolique, l'imaginaire et le réel »: « en quoi réside l'efficacité de cette expérience qui ne repose que sur la parole? Quelle est la nature des transformations qu'elle opère chez un sujet, et quel en est le ressort? » Quels rapports théorisation et clinique entretiennent-elles? Quel mode de transmission choisir? Question à remettre cent fois sur le métier. Il faut donc insister sur le lien entre le dire de Lacan et la clinique, la pratique la plus quotidienne de l'analyse. Cette jointure est d'ailleurs verbalisée, au prix cependant de maintenir un dualisme: « il est [...] indispensable que l'analyste soit au moins deux: l'analyste, pour avoir des effets, et l'analyste qui, ces effets, les théorise ».

Prélude et fugue en R.S.I. majeur: Le séminaire XXII (1974-1975)

Elisabeth Defranceschi

LE CONTEXTE DU SÉMINAIRE « R.S.I. »
(1974-1975)

LES THÈMES MAJEURS

De 1969 à 1978, Lacan prononce son séminaire à la Faculté de droit, place du Panthéon, après avoir dû quitter l'École normale supérieure, sur les instances du directeur, Robert Flacelière. Dans l'amphithéâtre se presse une foule d'auditeurs. La Faculté de droit devient le lieu de l'ultime relève opérée par Lacan, relève mathématique associée à la lecture de Wittgenstein et qui promeut un nouveau mode de transmission, avec le passage du dire au montrer. L'utilisation de la topologie se fait de plus en plus présente – et même envahissante – au fil des *Séminaires XVIII* à *XXVI*: Lacan considère que la formalisation facilite la transmission – à quoi l'on ajoutera qu'elle opère sans doute un détachement par rapport aux affects.

Le *Séminaire XXI*, « Les non-dupes errent » (1973-74), me paraît indissociable du *Séminaire XXII*. Je n'en ferai pas ici une présentation séparée, mais en traiterai en même temps

que du *Séminaire XXII*.

Lacan a préparé le séminaire « R.S.I. » pendant l'été 74.

Dans l'ouverture, nous repérons les interrogations annuelles, presque rituelles, de l'orateur concernant son rôle de maître, de passeur de théorie, et son « envie »¹, c'est-à-dire son désir, ainsi que « l'appel », le désir singulier ou collectif, les désirs des auditeurs qui affluent à son séminaire pour y être « remués » par le discours analytique qui se profère dans son dire et se signifie dans ce qu'il a « écrit, rien de plus qu'écrit, je veux dire ce qui s'écrit au tableau avec des petits signes, le *a*, le S1, le S2, le $\$$ du sujet »². Peu après, Lacan évoque l'objectif de son enseignement – « frayer pour l'analyste, le discours même qui le supporte. Si tant est que ce soit bien du discours, et du discours toujours, que cette Chose que nous essayons de manipuler dans l'analyse pût d'un discours »³ – renvoyant ses auditeurs au *Séminaire X* sur « L'éthique de la psychanalyse » : « elle est, cette Chose [...] ce qui, du réel – entendez ici un réel que nous n'avons pas encore à limiter, le réel dans sa totalité, aussi bien le réel qui est celui du sujet, que le réel auquel il a affaire comme lui étant extérieur – ce qui, du réel primordial [...] pût du signifiant »⁴.

L'enjeu de son séminaire est donc éthique : car « il n'y a d'autre éthique que de jouer le jeu selon la structure d'un discours ». Et Lacan de souligner le lien d'enchaînement avec son séminaire précédent : « ce sont les non-dupes, ceux qui ne jouent pas le jeu d'un discours, qui se trouvent en passe d'errer. C'est pas forcément plus mal pour ça. Seulement c'est à leurs risques ». Il ajoute : « il serait préférable que pour fonder un nouveau, de ces discours, on en soit un peu plus dupe »⁵ – une suggestion qui pourrait concerner non seulement Lacan lui-même, fondateur d'un discours nouveau, mais

encore ses auditeurs – être dupe d'un discours signifie-t-il prendre celui-ci au pied de la lettre ? Le 17 décembre, Lacan dira, cette fois à propos du nœud borroméen : « le mieux est encore d'en user bêtement, ce qui veut dire d'en être dupe »⁶, conseillant ainsi de prendre le nœud borroméen « au pied du Réel », pourrait-on dire.

Davantage encore peut-être qu'à d'autres moments de son parcours, la transmission lui semble donc engager un enjeu essentiel, notamment dans la mesure où il est conscient que son discours apporte une avancée dans la théorisation.

Cependant l'automne 1974 est une période extrêmement conflictuelle à l'Ecole freudienne de Paris et au département de psychanalyse de Vincennes.

Ces difficultés s'entendent dans la séance préliminaire, au cours de laquelle Lacan considère que sa décision de tenir un nouveau séminaire n'est pas encore prise, en premier lieu à cause du « souci » où le tient l'Ecole freudienne de Paris, qu'il a fondée en 1964. En effet, il cherche à faire aboutir un dessein déjà ancien : « rendre effective » la passe – un dispositif qu'il avait proposé pour la première fois en octobre 1967 ; peu après il avait retiré ce projet pour éviter une rupture, mais y était revenu en 1968, ce qui avait provoqué une scission en janvier 1969 : François Perrier, Piera Aulagnier, Jean-Paul Valabrega faisaient sécession et fondaient le « Quatrième groupe » (Organisation psychanalytique de langue française, O.P.L.F.) en mars suivant.

A l'automne 1974, la reprise par Lacan du projet concernant la passe se heurte derechef à de très vives résistances, qui vont jusqu'à l'injure.

Nous savons aussi que les tiraillements entre les cliniciens de l'Ecole freudienne de Paris, très anciens compagnons de route de Lacan, et la jeune minorité « agissante » de l'E.N.S. datent du début de l'E.F.P. ; or, selon Elisabeth Roudinesco⁷, le fossé ne fait que s'élar-

¹ *Séminaire XXII*, "R.S.I.", 19 novembre 1974, transcription ALI, 1999, p. 9.

² *Séminaire XXII*, "R.S.I.", 19 novembre 1974, transcription ALI, pp. 9-10.

³ *Séminaire XXII*, "R.S.I.", 29 décembre 1974, transcription ALI, p. 17.

⁴ *Séminaire VII*, "L'éthique de la psychanalyse", 27 janvier 1960, Seuil, 1986, p. 142.

⁵ *Séminaire XXII*, "R.S.I.", 19 novembre 1974, transcription ALI, p. 12.

⁶ *Séminaire XXII*, "R.S.I.", 17 décembre 1974, transcription ALI, p. 32.

⁷ Elisabeth Roudinesco, *Jacques Lacan — Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, p. 436.

gir au fil des ans. Au surplus, de nombreux petits groupes mènent des expériences très diverses et parfois divergentes⁸. Sans compter que l'expansion de l'École freudienne de Paris se traduit par la forte augmentation du nombre de ses membres, qui passe de 276 en 1971 à 401 en 1975⁹.

La cohésion d'un tel groupe paraît problématique. La crise aboutira à la dissolution de l'École freudienne de Paris en 1980.

D'autre part une grève conduit Lacan, par solidarité avec les enseignants de Paris VIII-Vincennes, à annuler la première leçon, prévue le 19 novembre 1974. Ce jour-là, la grève fait fête, c'est-à-dire qu'elle s'impose en tant que « Réel »¹⁰ ou « symptôme organisé ».

En 1968, Serge Leclaire a fondé, au Centre expérimental de Paris VIII-Vincennes, un département de psychanalyse rattaché à l'U.E.R. de philosophie. L'enseignement de la psychanalyse s'y affranchit de la tutelle de la psychologie – première tentative de ce genre en France. Ce département, qui a ouvert ses portes en décembre 1968, met à l'épreuve une « nouvelle expérience de transmission du savoir freudien », dont on espère qu'elle permettra « d'échapper à la crise » qui frappe « l'ensemble des institutions psychanalytiques »¹¹. Jacques-Alain Miller y enseigne régulièrement comme maître-assistant à partir de 1971¹², bien qu'au printemps 1969 il ait adhéré à la Gauche prolétarienne, dont une des ambitions affichées consiste à « détruire l'université »¹³.

Lacan a d'abord refusé de soutenir cette entreprise ; le 3 décembre 1969, il s'est rendu à Vincennes, pour un « impromptu »¹⁴ resté sans suite. Leclaire a démissionné en 1970¹⁵.

A l'automne 1974, Jacques-Alain Miller

décide de réorganiser le département avec l'aide de Lacan, et centre l'enseignement sur le mathème : « s'il y a un mathème de la psychanalyse, quelque chose de ce qu'enseigne l'expérience analytique est effectivement transmissible intégralement [...] seul l'engagement effectif dans un travail original d'élaboration dans ou à partir du champ freudien fera titre désormais pour l'exercice d'une charge dans le département », écrivent en septembre 1974 Jacques-Alain Miller et Jean Clavreul¹⁶. Charles Melman vient prêter son concours à l'entreprise. Lacan, qui n'occupe pas de fonction administrative, revêt un rôle d'autorité morale. Cependant ce projet soulève de virulentes contestations. Le 9 novembre, Claude Frioux, président de l'Université, demande à Lacan de diriger un enseignement. Lacan décline cette offre, indiquant qu'il acceptera de jouer un rôle de « conseil scientifique » à condition que Jacques-Alain Miller puisse le « doubler au titre du conseil administratif », et concluant : « pas d'enseignement pendant deux ans dont la compétence ne doive être couverte par mon estimation de la pratique dont il relève »¹⁷. Le 15 novembre, Claude Frioux désigne officiellement Jacques-Alain Miller comme responsable de l'expérience. Mais les enseignants déclarent cette procédure illégale. Fin novembre, Lacan et Miller l'emportent. Nous reconnaissons au début du *Séminaire XXII* l'écho des controverses suscitées par cet épisode, dont Elisabeth Roudinesco considère qu'il s'agit d'une brutale opération de prise de pouvoir, d'un « coup de force », et à propos duquel Roger-Pol Droit, dans un article élogieux sur le congrès de l'E.F.P. qui vient de se tenir à Rome, écrira peu après : « au département de Paris VIII, la reprise en main s'appelle épuration. Sans motif explicite, des

⁸ Elisabeth Roudinesco, *op. cit.*, p. 412.

⁹ Elisabeth Roudinesco, *op. cit.*, p. 413.

¹⁰ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 19 novembre 1974, transcription ALI, p. 9.

¹¹ Elisabeth Roudinesco, *op. cit.*, p. 436.

¹² Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France, II*, p. 573.

¹³ Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la Psychanalyse en France, II*, p. 557.

¹⁴ *Séminaire XVII*, « L'envers de la psychanalyse », 3 décembre 1969, Seuil, pp. 227-240.

¹⁵ Sur l'histoire du département de Vincennes, voir Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la Psychanalyse en France, II*, pp. 557-563 et 574-583.

¹⁶ Circulaire de Jacques-Alain Miller et Jean Clavreul, septembre 1974, citée par Elisabeth Roudinesco dans *Histoire de la Psychanalyse en France, II*, p. 574.

¹⁷ Jacques Lacan, missive à Claude Frioux (10-11-74), citée par Elisabeth Roudinesco dans *Histoire de la Psychanalyse en France, II*, p. 578.

enseignants sont exclus. Après Rome, Vichy? Dommage... »¹⁸

Le contexte paraît extrêmement lourd. Dans le *Séminaire XXII*, en maître de l'éristique, Lacan, ouvre d'emblée la question de la collectivité: « l'analyste peut-il être considéré comme un élément? Est-ce qu'il fait [...] ensemble? »¹⁹ Son séminaire devient une arme dans la polémique: « si je parle cette année, je prendrai les choses par le bout de l'identité de soi à soi. La question est de savoir si ça s'applique à l'analyste »²⁰. Un analyste peut-il être « un élément » d'un groupe? Mais qu'est-ce qu'un groupe d'analystes? Qu'est-ce qui distingue un analyste d'un non-analyste, un analyste d'un autre? Un analyste peut-il en arriver à « se comporter comme un imbécile » vis-à-vis du discours analytique, comme le ferait un maître, un universitaire ou un scientifique par rapport au discours du maître, au discours universitaire ou au discours scientifique? Par ailleurs, Lacan constate également que l'analyse ne convient pas à tous les patients: « ça les rend imbéciles », constate-t-il.

Enfin l'effort de théorisation développé dans « R.S.I. » doit être confronté ou croisé avec les autres conférences ou allocutions faites par Lacan à la même époque.

Lors du septième congrès de l'École freudienne de Paris, organisé à Rome du 31 octobre au 3 novembre 1974, Lacan présente une importante intervention, qu'il intitule « La troisième ».

Le 30 novembre 1974, il se rend à Nice pour y donner une conférence sur « le phénomène lacanien », qu'il nomme « phénomène *lacanalyste* ou bien *lac-à-pas-d'analyste* »²¹.

Au début de l'année 1975, il entreprend de lire Joyce²², à l'incitation de Jacques Aubert, un jeune universitaire qui lui offre de participer à un

symposium international sur Joyce qui doit se tenir à Paris en juin suivant: le 16 juin 1975, Lacan y prononcera une allocution intitulée « Joyce le symptôme »; en 1975-76, il développera tout un séminaire sur Joyce, auquel il donnera pour titre « Le sinthome ».

Le 4 octobre 1975, il proposera une conférence sur le symptôme à Genève²³.

Fin novembre et début décembre 1975, il fera plusieurs conférences et entretiens dans des universités nord-américaines.

Tout cela forme un ensemble, témoignant d'un combat ainsi que d'un effort passionné de pensée et de recherche: une nébuleuse gravitant autour du *Séminaire XXII*, « R.S.I. »

Dans ce séminaire, Lacan se pose et nous adresse une fois de plus les questions essentielles concernant l'analyse – questions qu'il ouvrait dès 1953 dans une conférence sur « Le symbolique, l'imaginaire et le réel »: « en quoi réside l'efficacité de cette expérience qui ne repose que sur la parole? Quelle est la nature des transformations qu'elle opère chez un sujet, et quel en est le ressort? »²⁴ Quels rapports théorisation et clinique entretiennent-elles? Quel mode de transmission choisir? Question à remettre cent fois sur le métier.

Il faut donc insister sur le lien entre le dire de Lacan et la clinique, la pratique la plus quotidienne de l'analyse. Cette jointure est d'ailleurs verbalisée, au prix cependant de maintenir un dualisme: « il est [...] indispensable que l'analyste soit au moins deux: l'analyste, pour avoir des effets, et l'analyste qui, ces effets, les théorise »²⁵.

Je tenterai maintenant de dégager les axes majeurs de ce séminaire, en montrant leur sens dans un parcours intellectuel. En effet, le travail mené cette année-là par Lacan marque l'aboutis-

¹⁸ « Le Monde » du 15-11-74, cité par Elisabeth Roudinesco dans *Histoire de la psychanalyse en France, II*, pp. 579-580.

¹⁹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 19 novembre 1974, transcription ALI, p. 11.

²⁰ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 19 novembre 1974, transcription ALI, p. 11.

²¹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 74, transcription ALI, p. 16.

²² Elisabeth Roudinesco, *Jacques Lacan – Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, p. 479.

²³ *Le bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, Genève, 1985, pp. 5-23.

²⁴ Marcel Ritter, « L'introduction des trois catégories du symbolique, de l'imaginaire et du réel », dans Jean-Pierre Dreyfuss, Jean-Marie Jadin, Marcel Ritter, *Écritures de l'inconscient – De la lettre à la topologie*, p. 200.

²⁵ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 18.

sement de recherches parfois très anciennes : c'est ainsi que la première formulation de la « trinité » R, S, I date de 1951 semble-t-il.

Dans le *Séminaire XXII*, les développements décisifs se rapportent au nœud borroméen à trois, qui écrit les rapports entre Réel, Symbolique et Imaginaire, et au Nom-du-Père, quatrième élément s'ajoutant au nœud à trois, et venant mettre l'accent sur l'acte de nomination.

Le nœud borroméen, dit aussi « nœud bo » ou « nœud bobo », voire nœud « beau » (mais Lacan récuse ce dernier surnom²⁶) ou encore « nœud borro », forme un de ces « appareils-pivots dont la manipulation peut nous permettre de rendre compte de notre propre, j'entends à nous analystes, opération »²⁷ l'année suivante, Lacan ne dira-t-il pas que « sur le mont Neubo la loi nous fut donnée »²⁸ ?

Le nœud borroméen « sort » de l'expérience analytique, c'est-à-dire qu'il en dérive, qu'il en est directement issu : « ce n'est certainement pas à l'aide de ce nœud qu'on peut aller plus loin que de là d'où il sort, à savoir de l'expérience analytique. C'est de l'expérience analytique qu'il rend compte, et c'est en cela qu'est son prix »²⁹. A ce titre d'ailleurs, ainsi que le pense Ritter, il pourrait être comparé au graphe du désir, « dans une fonction identique d'éclairage et de guide »³⁰ pour la pratique analytique.

LES TROIS CATÉGORIES DU RÉEL, DU SYMBOLIQUE ET DE L'IMAGINAIRE ; L'INTRODUCTION DU NŒUD BORROMÉEN

La mise en évidence des trois registres

Avec l'invention (au sens de trouvaille) de

la structure langagière de l'inconscient, l'introduction des trois catégories du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel représente peut-être la contribution majeure de Lacan à la théorie psychanalytique³¹.

Ces catégories constituent les dimensions de l'être parlant, donc de l'expérience psychanalytique, fondée sur la parole.

A l'instar de la Sainte Trinité des chrétiens, des deux topiques freudiennes, ou encore de l'œdipe, ces termes s'abouchent ou s'aboutent en une structure trine.

Leur articulation « peut également être définie comme une topique, désignant donc des lieux », des espaces « que nous pouvons considérer dès lors comme la topique lacanienne, traitant des dit-mensions, soit des demeures du dit »³².

Nous pouvons faire jouer entre eux les registres du trio : l'élément imaginaire d'un fantasme vaut pour son sens symbolique, qui varie en fonction du moment où il apparaît durant le déroulement de la cure³³, ce qui le rend analysable ; le mot de passe, à partir de quoi « se constitue le groupe », revêt une fonction médiatrice et constituante pour la « réalité humaine »

La « trinité » S, I, R a été introduite par Lacan dans son séminaire sur « l'homme aux rats » (1951-52) pour distinguer les différents plans de la paternité – c'est à cela qu'il reviendra lorsqu'il fera travailler le nœud borroméen, en particulier dans le séminaire « Les non-dupes errent » (1973-74).

Cependant son véritable avènement remonte à 1953, dans la conférence intitulée « Le symbolique, l'imaginaire et le réel »³⁴. Dès cette date, les trois catégories apparaissent à Lacan

²⁶ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 13 mai 1975, transcription ALI, p. 171.

²⁷ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 19.

²⁸ *Séminaire XXIII*, « Le sinthome », 13 avril 1976, transcription ALI, p. 162.

²⁹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 17 déc. 74, transcription ALI, p. 34.

³⁰ Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (I) », dans Jean-Pierre Dreyfuss, Jean-Marie Jadin, Marcel Ritter, *Écritures de l'inconscient – De la lettre à la topologie*, p. 267.

³¹ Cette partie est tributaire de Marcel Ritter, « L'introduction des trois catégories du symbolique, de l'imaginaire et du réel », *op. cit.*, pp. 195-211 ; ici, p. 195.

³² Marcel Ritter, *op. cit.*, p. 195.

³³ Marcel Ritter, *op. cit.*, p. 201.

³⁴ Lacan, « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », dans le *Bulletin de l'Association freudienne*, n° 1, 1982, pp. 4-13.

En ce qui concerne les définitions de ces trois notions, je renvoie le lecteur à la présentation du *Séminaire IV*, « La relation d'objet », que j'avais proposée à l'automne 2001, sous le titre « *Le Séminaire IV* : mise en perspectives » ; voir le volume *Les voies paradoxales de la castration*, Séminaire de psychanalyse 2001-2002, AEFL, p. 8.

comme « les registres essentiels de la réalité humaine » dans le cadre de l'expérience analytique.

Lacan ne cesse d'insister sur la ternarité : toute relation analysable, c'est-à-dire interprétable symboliquement, s'inscrit dans une relation trine – l'expérience analytique montre par exemple que « rien ne s'interprète si ce n'est par l'intermédiaire de la réalisation œdipienne, donc à partir de la ternarité de l'œdipe »³⁵. Ceci éclaire peut-être une assertion que Lacan énoncera beaucoup plus tard : en 1974, dans « La troisième », il dira que l'analyste est « responsable d'un discours qui soude l'analysant », non pas à l'analyste, mais « au couple analysant-analyste »³⁶ – sa première tâche consiste à créer puis à maintenir la ternarité de la relation analytique. Toute relation à deux reste infiltrée par l'Imaginaire : pour qu'elle devienne symbolique, est nécessaire la médiation d'un « tiers personnage », médiation instaurant l'élément « transcendant » grâce à quoi le rapport du sujet à l'objet, c'est-à-dire à l'autre, puisse être soutenu à une certaine distance permettant de constituer l'autre comme autre et non plus comme double ou semblable. En outre le symbole installe l'objet dans la durée.

Dans cette conférence de 1953, Lacan offre une formule cyclique par quoi il représente le processus analytique simplement en combinant les lettres S, I, R, majuscules (S = symbolique, I = imaginaire, R = réel) et minuscules (s = symboliser, r = réaliser, i = imaginer). Le déroulement d'une cure s'articulerait en séquences comportant dix étapes : rS (étapes 1 et 10) — rI — iI — iR — iS — sS — sI — sR — rR.

Première étape : rS, « réaliser le symbole ». L'analyste y campe une figure symbolique incarnant le savoir, la toute-puissance, l'autorité, le maître, et préfigurant le « sujet supposé savoir ».

Suit une séquence où l'Imaginaire impose sa prégnance. L'interposition d'un lien imaginaire entre l'analysant et l'analyste s'oppose à une relation symbolique :

– rI, « la réalisation de l'image », « réali-

ser l'imaginaire », signale l'entrée du sujet dans un jeu imaginaire narcissique, donc dans le versant imaginaire du transfert, accompagnée d'une tentative de faire entrer l'analyste dans ce jeu, de le faire coïncider avec l'image que l'analysant projette sur lui, et de constituer ou de réaliser *hic et nunc*, dans l'expérience analytique même, la référence imaginaire : c'est ainsi par exemple que d'emblée, l'homme aux rats sollicite Freud en vue de réaliser la relation sadique-anale imaginaire, pour y trouver sa jouissance.

– iI, « imaginer l'imaginaire », « imagination de l'image » : captation de l'image. Durant cette phase de résistance, l'analyste doit être « capable de comprendre le jeu que joue son sujet », et de reconnaître sa propre place dans ce jeu³⁷.

– iR, « imaginer le réel » : l'image est transformée en réel. C'est une phase de transfert négatif, ou même, à la limite, de délire ; les psychotiques y restent fixés.

– iS, « l'imagination du symbole », renvoie par exemple à la figuration du signifiant par l'image dans le rêve, la syllabe « po » pouvant être représentée par un « pot », « beau corps » par un corbeau, « rêve » par un vers ou du verre.

Troisième séquence, marquée par le symbolique :

– sS, « la symbolisation du symbole » : reconnaissance du signifiant comme pur signifiant.

– sI, « symboliser l'imaginaire », « symbolisation de l'image », consiste entre autres à lire la lettre cachée dans la figuration d'un dessin d'enfant, estime Darmon³⁸. Selon Lacan, cette phase marquerait le début de « l'élucidation du symptôme par l'interprétation », laquelle joue sur la lettre ou l'équivoque. Ritter propose en guise d'exemple le symptôme « tomber », interprété à la suite d'un rêve comme « je suis celle/selle qui tombe », qui signe l'identification du sujet à l'objet anal³⁹.

– sR, « symbolisation du réel » ; le sujet « symbolise sa réalité », c'est-à-dire son désir, et

³⁵ Marcel Ritter, *op. cit.*, p. 202.

³⁶ « La troisième », *Lettres de l'Ecole freudienne de Paris* n° 16, novembre 1975, p. 187.

³⁷ Marcel Ritter, « L'introduction des trois catégories du symbolique, de l'imaginaire et du réel », *op. cit.*, p. 205.

³⁸ Marc Darmon, *Essais sur la Topologie lacanienne*, éditions de l'Association freudienne, « le discours psychanalytique », 1990, p. 356.

³⁹ Marcel Ritter, « L'introduction des trois catégories du symbolique, de l'imaginaire et du réel », *op. cit.*, p. 206.

le fait reconnaître par ses semblables – ici, « réel » équivaut à « désir du sujet ».

Puis vient rR, « réaliser le réel »; cette étape fait appel à la neutralité de l'analyste, c'est-à-dire en l'occurrence à sa façon d'admettre toutes les réalités comme équivalentes, de considérer que « tout ce qui est réel est rationnel, et inversement ». Ici, « réel » signifie « rationnel ».

Ce cycle, dont rS signale à la fois le début et la fin, peut être parcouru plusieurs fois. Au début du cycle, rS concerne la figure de l'analyste telle qu'elle est conçue par le patient. En fin de cycle, le sujet accède à la reconnaissance de son désir, dès lors que la « réduction progressive de l'interposition imaginaire dans le transfert » a réussi à modérer l'intensité de la résistance⁴⁰.

La figure géométrique susceptible de figurer le trajet analytique serait donc la spirale plutôt qu'un parcours circulaire.

Ritter fait observer que dans la formule élaborée par Lacan, la formalisation ne fait jouer les catégories que deux par deux, « en additionnant chaque fois une opération et une catégorie »⁴¹: d'où la simplicité de cette structure formelle.

Le cycle donne lieu à trois schémas, réunis en un quatrième :

r RSI : rS, rI, iI
i IRS : iR, iS, sS
s SIR : sI, sR, rR

En étudiant le *Séminaire IV* sur « La relation d'objet » (1956-57), nous avons vu que le tableau du manque d'objet (castration, privation, frustration) se construit également à partir d'une permutation circulaire de R, S, I.

Darmon juge que le cycle forgé en 1953 réfère déjà « à un Réel qui est de structure »⁴². Il observe néanmoins que dans ce modèle initial, l'interprétation se situe dans les séquences iS — sS -sI, c'est-à-dire dans la relation entre Imaginaire et Symbolique : en apparence, elle ne concernerait donc pas le Réel⁴³. L'écriture du nœud borroméen, elle, mettra en œuvre une

structure ternaire où le rond du Réel noue ensemble Symbolique et Imaginaire, et où « l'effet de sens » produit par l'interprétation se rapporte également au Réel.

Dans le séminaire sur « Les non-dupes errent », RSI exprimera « réaliser le Symbolique de l'Imaginaire » (fonction de la religion), IRS se traduira « imaginer le Réel du Symbolique » (rôle des mathématiques)⁴⁴, et l'on peut penser que SIR (symboliser l'Imaginaire du Réel) renverrait au discours psychanalytique.

Peu après la conférence sur « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », Lacan, arrivant à la fin du *Séminaire I* sur « Les écrits techniques de Freud » (1953-54), souligne l'importance de la discrimination à opérer entre les trois registres, ces « catégories élémentaires sans lesquelles nous ne pouvons rien distinguer dans notre expérience », et dont la tripartition engage « la dimension de l'être »⁴⁵. Il représente leur lien par le schéma d'un dièdre à six faces, modèle topologique en forme de « volets » : en effet, dit-il, « ce n'est sans doute pas pour rien qu'elles [= les catégories] sont trois. Il doit y avoir là une loi minimale que la géométrie ne fait ici qu'incarner, à savoir que, si vous détachez dans le plan du réel quelque volet qui s'introduit dans une troisième dimension, vous ne pouvez rien faire de solide qu'avec deux autres volets au minimum ». Selon Darmon, ce passage offrirait « une préfiguration du « coinçage » qui régit la structure du nœud borroméen »⁴⁶.

Lacan précise que « les mots, les symboles, introduisent un creux, un trou » dans le réel – sans le langage, le réel resterait plein : le langage y introduit le manque, grâce à quoi « toutes sortes de franchissements sont possibles. Les choses deviennent interchangeable »⁴⁷. Lacan propose d'appeler ce trou « selon la façon dont on l'envisage, l'être ou le néant », qui sont « essentiellement liés au phénomène de la parole », assure-t-il – il énoncera plus tard que l'être

⁴⁰ Marcel Ritter, *op. cit.*, p. 209.

⁴¹ Marcel Ritter, *op. cit.*, p. 208.

⁴² Marc Darmon, *op. cit.*, p. 360.

⁴³ Marc Darmon, *op. cit.*, p. 359.

⁴⁴ *Séminaire XXI*, « Les non-dupes errent », 13 novembre 1973, transcription ALI, p. 16.

⁴⁵ *Séminaire I*, « Les écrits techniques de Freud », 30 juin 1954, Seuil, p. 297.

⁴⁶ Marc Darmon, *op. cit.*, p. 354.

⁴⁷ *Séminaire I*, « Les écrits techniques de Freud », 30 juin 1954, Seuil, p. 297.

« n'est qu'un fait de dit »⁴⁸.

Il considère que le processus analytique voit la « réalisation » de l'être au fur et à mesure que la parole se déroule; il évoque alors trois passions humaines « fondamentales », qui viennent s'inscrire dans la dimension de l'être et forment les composantes « primaires » du transfert :

– A la jonction du symbolique et de l'imaginaire: l'amour.

– A la jonction de l'imaginaire et du réel: la haine.

– A la jonction du réel et du symbolique: l'ignorance, position nécessaire à l'entrée du sujet en analyse⁴⁹.

L'introduction du nœud borroméen

Le 9 février 1972⁵⁰, pour la première fois, Lacan fait référence au nœud borroméen à trois ronds – nœud qui se dissout si l'on rompt un de ses anneaux – en l'opposant aux anneaux du nœud olympique qui, eux, enlacés qu'ils sont, « continuent de tenir quand il y en a un qui a foutu le camp »⁵¹. Le nœud borroméen est alors mis en rapport avec la concaténation de la chaîne signifiante et avec les trois verbes de la demande, du refus, de l'offre – « je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que ce n'est pas ça » – dont « se fonde le discours de l'analysant », ce qui fait bien connaître, selon Lacan, que « ça ne tient jamais à deux tout seul », et que « c'est là le fondement, la racine, de ce qu'il en est de l'objet petit a »⁵².

Puis, le 3 mars 1972, durant un entretien à Sainte-Anne⁵³, il signale que la chaîne borroméenne à trois relève de « ce qui est la condition du discours de l'inconscient », c'est-à-dire de « ce qu'est le langage ». Reprenant la phrase ci-dessus, il la divise en trois parties – que nous pourrions nommer approximativement syntagmes – formant, dit-il, des manières de « cercles

souples »: « je te demande – de refuser – ce que je t'offre », et il expose que la topologie est « liée à des rapports de pure signifiante, c'est-à-dire que c'est en tant que ces trois termes sont trois que nous voyons que de la présence du troisième s'établit entre les deux autres une relation. C'est cela que veut dire le nœud borroméen »⁵⁴. Il suggère donc que le nœud borroméen définit une structure qui permettrait d'élaborer une combinatoire. On note que son commentaire néglige le « parce que ce n'est pas ça », quatrième élément de la phrase. Or l'année suivante, dans le *Séminaire XX*, « Encore » (1972-73), Lacan revient sur ce point, en soulignant que cet énoncé ne se motive que de son dernier élément: le « ce n'est pas ça » faisant entendre le « cri par où se distingue la jouissance obtenue, de celle attendue », dit-il⁵⁵, et ajoutant: « c'est où se spécifie ce qui peut se dire dans le langage. La négation a toute semblance de venir de là ». Le « ce n'est pas ça » désigne l'enjeu situé au-delà de toute demande: le désir, qui vise l'objet *a*.

Dans le même séminaire, Lacan précise que l'objet *a* « n'est aucun être. L'objet *a*, c'est ce que suppose de vide une demande, dont ce n'est qu'à la situer par la métonymie, c'est-à-dire par la pure continuité assurée du commencement à la fin de la phrase, que nous pouvons imaginer ce qu'il peut en être d'un désir qu'aucun être ne supporte. Un désir sans autre substance que celle qui s'assure des nœuds mêmes »⁵⁶. La substance qui s'assure des nœuds, c'est le langage; d'ailleurs, le nœud borroméen « a affaire avec l'écriture », pour autant que l'écriture peut être définie comme « ce que laisse de trace le langage »⁵⁷. Lacan montre alors comment construire un nœud borroméen, puis une chaîne borroméenne (par pliage « en deux oreilles » d'un certain nombre de ronds), en indiquant que le pliage signifie la réciprocité « totale » entre le sujet et l'objet *a*.

⁴⁸ *Séminaire XX*, « Encore », 22 octobre 1973, Seuil, p. 107.

⁴⁹ *Séminaire I*, « Les écrits techniques de Freud », 30 juin 1954, Seuil, p. 298.

⁵⁰ *Séminaire XIX*, «... ou pire », 9 février 1972, transcription ALI, pp. 73-74.

⁵¹ *Séminaire XIX*, «... ou pire », 9 février 1972, transcription ALI, p. 74.

⁵² *Séminaire XIX*, «... ou pire », 9 février 1972, transcription ALI, p. 75.

⁵³ Entretien à Sainte-Anne, dans « Le savoir du psychanalyste », 3 mars 1972, transcription ALI, p. 71.

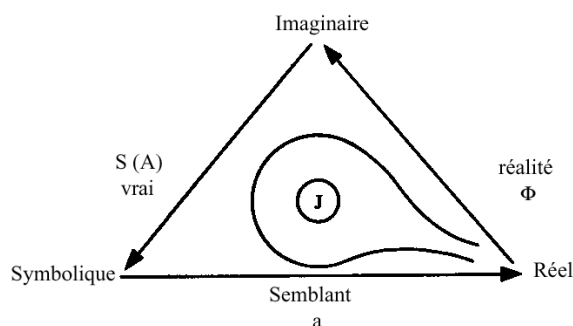
⁵⁴ Entretien à Sainte-Anne, dans « Le savoir du psychanalyste », 3 mars 1972, transcription ALI, p. 72.

⁵⁵ *Séminaire XX*, « Encore », 8 mai 1973, Seuil, p. 101.

⁵⁶ *Séminaire XX*, « Encore », 22 octobre 1973, Seuil, p. 114.

⁵⁷ *Séminaire XX*, « Encore », 22 octobre 1973, Seuil, p. 112.

Dans ce *Séminaire XX*, il n'est donc pas encore question de rapporter le nœud borroméen aux registres du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. Ceux-ci sont mis en correspondance dans une figure triangulaire⁵⁸ orientée, sur laquelle Lacan inscrit aussi S de grand Autre barré, le « vrai », le semblant, l'objet *a*, la « réalité », Φ (le phallus), et J (la jouissance). Ici le Symbolique « se dirige » vers le Réel, montrant la nature de l'objet *a* : un « semblant d'être », qui « semble nous donner le support de l'être ». Le Réel est conçu comme « un ouvert entre le semblant, résultant du symbolique, et la réalité telle qu'elle se supporte dans le concret de la vie humaine »⁵⁹.



Pourtant, Lacan dira par la suite que dès qu'il a entendu parler du nœud borroméen, il l'a mis en relation avec les trois catégories : « j'ai tout de suite su que ça avait un rapport qui mettait le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel dans une certaine position les uns par rapport aux autres ; dont le nœud m'incitait à énoncer quelque chose qui [...] les homogénéisait »⁶⁰. Il espérait semble-t-il que cette découverte l'aiderait à résoudre une « crise dans le discours analytique ».

Dans « R.S.I. », Lacan se sent « en proie »⁶¹ au nœud borroméen ; mais l'on pourrait inverser les rôles et dire aussi, en paraphrasant Racine, qu'il est « tout entier à sa proie attaché ».

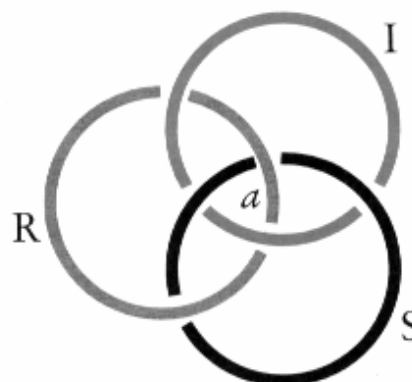
* * *

LE NŒUD BORROMÉEN À TROIS : DÉFINITION ET DESCRIPTION

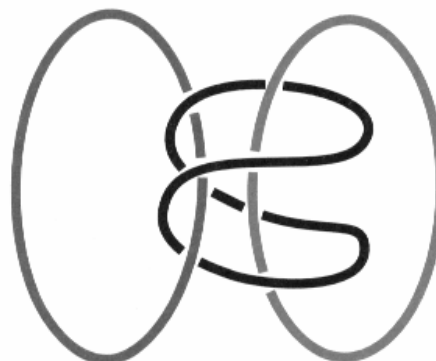
Définition

Comment Lacan définit-il le nœud borroméen ? « Trois en est le minimum [...] si, des trois, vous rompez un des anneaux, ils sont libres tous les trois : c'est-à-dire que les deux autres anneaux sont libérés »⁶². En effet, les anneaux, non entrelacés, ne sont pas liés deux à deux comme ils le seraient dans une chaîne ou dans l'enlacement du désir et de la demande, que l'on figure par le nouage de deux tores représentant le sujet et l'Autre.

Il existe pourtant une chaîne borroméenne,



faite de deux ronds et d'un troisième plié, ou de deux ronds extrêmes entre lesquels se place un nombre indéfini de ronds pliés ; ce nouage particulier permet de visualiser ce que Lacan nomme le « faux-trou », c'est-à-dire un trou constitué par le pliage d'un trou sur un autre.



⁵⁸ *Séminaire XX*, « Encore », 10 avril 1973. Voir dans l'édition du Seuil, le schéma représenté à la page 83 et le commentaire qu'en fait Lacan au cours de cette séance.

⁵⁹ *Séminaire XX*, « Encore », 10 avril 1973, Seuil, p. 87.

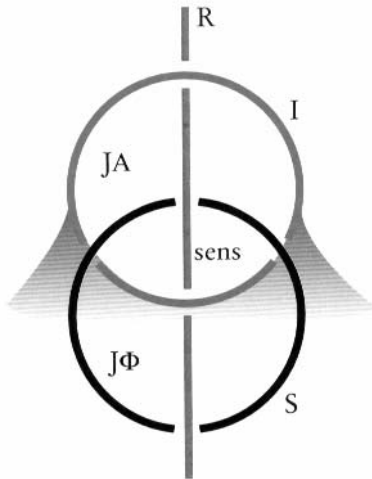
⁶⁰ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 18 mars 1975, transcription ALI, p. 123.

⁶¹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 13 mai 1975, transcription ALI, p. 170.

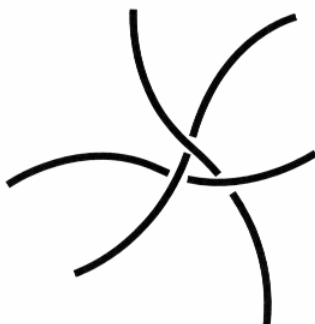
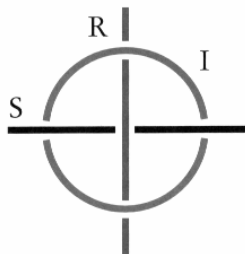
⁶² *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 19.

Le nombre des anneaux peut être « indéfini », mais il reste impérativement supérieur ou égal à trois. Il faut et il suffit que l'un des anneaux soit rompu pour que tous les autres soient libérés.

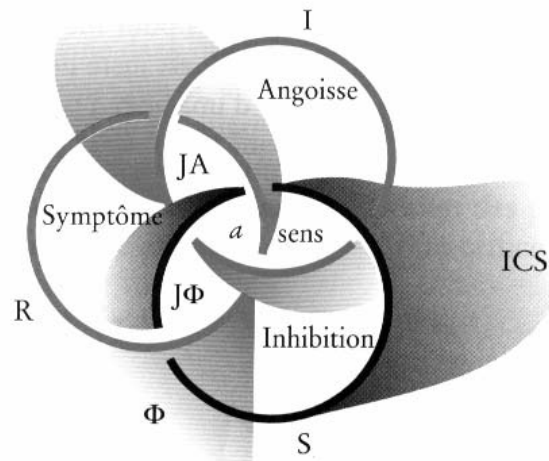
Dans le nœud à trois, Lacan choisit parfois de laisser un des éléments « ouvert » (et non pas rompu), en forme de droite « infinie »⁶³



Il utilise également la possibilité de laisser deux, ou même les trois éléments, ouverts :



La position des anneaux est la suivante : deux cercles sont superposés ; le troisième les noue en passant au-dessus de celui qui est dessus et au-dessous de celui qui est dessous. C'est ainsi que Lacan représente un nœud dans lequel le rond de l'Imaginaire est placé au-dessus du rond du Réel, et le rond du Symbolique noue les trois en passant au-dessus du rond I et au-dessous du rond R.



De sorte que Lacan peut dire que dans un tel nœud, « apparemment prédomine l'Imaginaire »⁶⁴. Cependant il considère le plus souvent que le rond du Symbolique est placé au-dessus de celui de l'Imaginaire, et que le rond du Réel les noue en passant au-dessus du rond S et au-dessous du rond I : dans cette perspective, comme le constate Lacan, le Réel « surmonte le Symbolique ».

En effet, dans le nœud borroméen à trois anneaux, on peut changer à volonté l'ordre des trois ronds de ficelle : « le nœud présentifie alors un pur cardinal ; il en faut trois pour que ça tienne, mais dans ces trois », il est alors impossible de dire par exemple lequel est « le Réel, c'est-à-dire celui qui fait nœud »⁶⁵.

Pourquoi des ronds ?

D'abord parce que le rond de ficelle « est certainement la plus éminente représentation de l'Un, en ce sens qu'il n'enferme qu'un trou »⁶⁶ : il est « la meilleure métaphore de ceci, que nous

⁶³ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 17 décembre 1974, transcription ALI, p. 29.

⁶⁴ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 17 décembre 1974, transcription ALI, p. 34.

⁶⁵ Marc Darmon, *op. cit.*, p. 409.

⁶⁶ *Séminaire XX*, « Encore », 22 octobre 1973, Seuil, p. 115.

ne procédons que de l'Un ». Mais quelle est alors la fonction de l'Autre ? L'Autre « ne s'additionne pas à l'Un. L'Autre seulement s'en différencie. S'il y a quelque chose par quoi il participe à l'Un, ce n'est pas de s'additionner. Car l'Autre (...) c'est l'Un-en-moins », relève Lacan ; de même, dans le rapport qu'un homme peut établir avec une femme, « c'est sous l'angle de l'Une-en-moins » que cette femme « doit être prise »⁶⁷.

Le 2 décembre 1975, dans une université américaine⁶⁸, Lacan décrira le chemin pouvant conduire à la topologie des nœuds à partir de ce qu'il considère comme les deux assises de sa théorie : la référence au corps et l'usage de la parole.

Le corps comme sac peut faire l'objet d'une abstraction par une sphère, puis d'une mise à plat et d'une représentation par un cercle. Le nœud borroméen est formé par trois consistances fermées, circulaires, vides : la consistance de l'Imaginaire est directement issue de notre expérience du corps comme sac. Le Symbolique a pour support « la langue » ; comme la logique, il est circulaire ; chaque signifiant renvoyant à un autre signifiant, il tourne en rond : consistance cernant un trou. La circularité du Réel « nous échappe », relève Lacan. Pourtant il a d'abord appréhendé le Réel comme ce qui revient toujours à la même place : la première approche humaine du réel ne concerne-t-elle pas les étoiles dites fixes ? Par la suite, il l'a défini comme l'impossible ; dans l'expérience analytique, le Réel se présente en particulier sous la forme du symptôme, qui insiste répétitivement.

Les champs déterminés par le coincement des trois éléments

Le nœud est formé par le « coincement », le nouage et le serrage de ses éléments⁶⁹. Ce coincement définit des « points » (qui sont en fait soit des points, soit de petites aires) dits triples ou tiers : un point central, et trois autres points, qui se définissent par rapport à ce dernier.

Le point central du nœud borroméen se rapporte à l'objet *a*, ou au désir, ou à la cause du désir : l'objet *a* fait donc l'objet d'une nouvelle présentation dans « R.S.I. », où il apparaît comme le point de « fascination » de la chaîne borroméenne. De forme sphéroïdale (mais il peut se réduire à un point), il s'appuie sur un bord fermé (bord d'un trou).

Les points extérieurs au point central localisent les différents effets de jouissance impliqués par le nouage des trois catégories :

- l'intersection entre le Symbolique et l'Imaginaire, hors du cercle du Réel, assigne les coordonnées de l'effet de sens, à entendre aussi « jouis-sens » ou « j'ouïs-sens ».

- L'intersection entre le Symbolique et le Réel, hors du cercle de l'Imaginaire, délimite l'effet de jouissance phallique, noté $J\phi$.

- L'intersection entre le Réel et l'Imaginaire, hors du cercle du Symbolique, spécifie l'effet dit de non-rapport sexuel, jouissance de l'Autre, noté JA.

Les champs intermédiaires et les « cornes » de la triade freudienne

D'autre part l'ouverture de chacun des cercles en une droite effectue le déploiement des consistances ; on obtient alors le coincement de trois demi-plans. Cette opération détermine d'un côté ce que Lacan appelle des champs intermédiaires (en couleur dans la transcription de l'ALI) représentant le déploiement à l'infini, vers l'extérieur (ce que Lacan nomme l'ek-sistence) de chaque rond. Et de l'autre côté les champs d'ek-sistence se croisent au point central, et à partir de ce point de croisement ils s'interpénètrent, chacun se prolongeant en une « corne » ou portion de demi-lune⁷⁰.

En ce qui concerne les champs intermédiaires,

- L'ouverture du Symbolique forme le champ de l'inconscient, qui « ek-siste » au Symbolique ou au trou du Symbolique.

⁶⁷ *Séminaire XX*, « Encore », 22 octobre 1973, Seuil, p. 116.

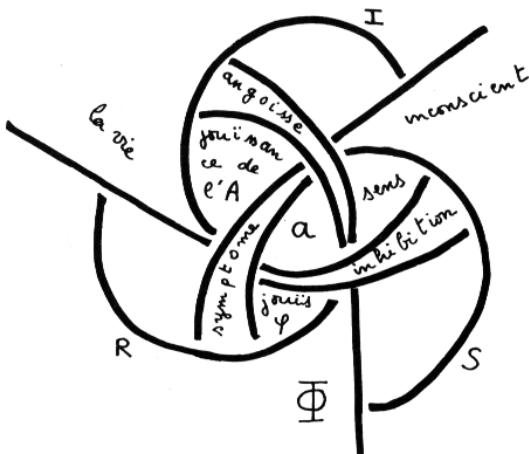
⁶⁸ Conférence au Massachusetts Institute of Technology (2 décembre 1975), dans *Scilicet*, 6/7, pp. 53-61.

⁶⁹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 17 décembre 1974, transcription ALI, p. 30.

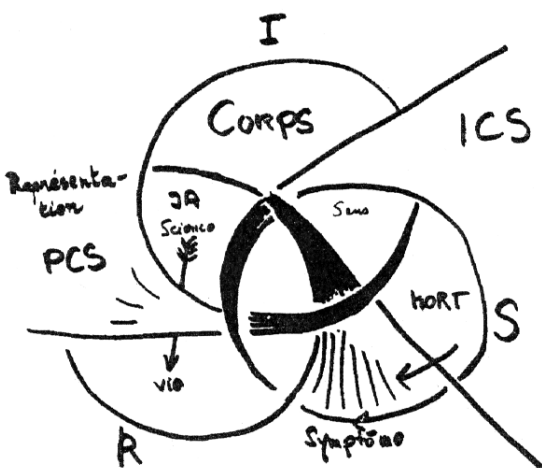
⁷⁰ Voir Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (I) », *op. cit.*, p. 275.

– L'ouverture du Réel forme le phallus Φ , qui ek-siste au Réel faisant trou.

– L'ouverture de l'Imaginaire ne fait pas l'objet d'une inscription. Certaines indications apportées par Lacan laisseraient supposer qu'il pourrait s'agir de la vie⁷¹. Le croquis du nœud borroméen placé par Jeanne Granon-Lafont en bas de la page 138 de son ouvrage sur la topologie de Lacan⁷² irait dans ce sens :



Cependant un des schémas réalisés par Lacan pour la conférence « La troisième »⁷³ se présente de façon différente :



« En quoi est-ce que j'écris au niveau du cercle du réel le mot « vie » ? C'est qu'incontes-

tablement de la vie, après ce terme vague qui consiste à énoncer le jouir de la vie, de la vie nous ne savons rien d'autre », la science elle-même restant impuissante à imaginer l'origine de la vie, dit-il : « rien de plus réel », « rien de plus impossible » aussi, que d'imaginer cela. Et Lacan fait remarquer que l'ADN offre « la première image d'un nœud », et que par conséquent « quelque chose dans le réel – et pas rien, la vie même – se structure d'un nœud ».

Enfin, dans les trois « cornes », vient s'inscrire la triade freudienne de l'inhibition, du symptôme et de l'angoisse :

– L'inhibition part de l'Imaginaire et prolonge dans le Symbolique le champ dépourvu d'inscription. Elle s'immisce dans le « trou » du Symbolique, à l'extérieur de l'aire du sens ; elle constitue un « arrêt du fonctionnement [corporel] en tant qu'imaginaire », « effet d'arrêt qui résulte » de l'intrusion de l'Imaginaire dans le champ du Symbolique⁷⁴.

– L'angoisse part du Réel et prolonge dans l'Imaginaire – c'est-à-dire dans le corps – le champ du phallus (elle signale dans l'Imaginaire le rapport au phallus). Elle « va donner son sens à la nature de la jouissance [phallique] qui se produit [...] du recoupement [...] eulérien du Réel et du Symbolique »⁷⁵. « L'angoisse, c'est justement quelque chose qui se situe ailleurs dans notre corps, c'est le sentiment qui surgit de ce soupçon qui nous vient de nous réduire à notre corps », dira aussi Lacan dans « La troisième »⁷⁶.

– Le symptôme part du Symbolique et prolonge dans le Réel le champ de l'inconscient : ce que Lacan formule en disant qu'il « se bécote avec l'inconscient »⁷⁷. Le symptôme se définit comme un « effet du Symbolique dans le Réel »⁷⁸, ou encore, comme « l'effet du Symbolique en tant qu'il apparaît dans le Réel »⁷⁹ – c'est ce qui permet à l'analyse d'opérer sur le symptôme – c'est-à-dire, pour reprendre les termes de

⁷¹ Voir Marcel Ritter, *op. cit.*, p. 275.

⁷² Jeanne Granon-Lafont, *La topologie ordinaire de Jacques Lacan*, p. 138.

⁷³ « La troisième », *Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris* n° 16, figure 7, p. 200.

⁷⁴ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, pp. 25-26.

⁷⁵ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 26.

⁷⁶ « La troisième », *Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris* n° 16, p. 199.

⁷⁷ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 21 janvier 1975, transcription ALI, p. 68.

⁷⁸ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 21 janvier 1975, transcription ALI, p. 26.

⁷⁹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 mars 1975, transcription ALI, p. 116.

Dreyfuss, comme « ce qui passe entre le trou de la jouissance phallique et le trou du Réel pour s'enfoncer entre le trou de la jouissance de l'Autre et celui de l'objet *a* »⁸⁰. Il est un trou que le Symbolique creuse dans le Réel. On observe que Lacan n'a fait pas figurer le symptôme au même endroit dans la figure 7 de « La troisième » et dans les schémas de « R.S.I. », réalisés peu après : le symptôme semble donc occuper d'abord une place qui sera ensuite attribuée au phallus, comme si l'élaboration de Lacan avait procédé par tâtonnements, ou comme si ces deux concepts pouvaient être interchangeables.

Le symptôme étant en continuité avec l'inconscient grâce au trou du Symbolique, on peut dire que « l'inconscient est [...] ce qui répond du symptôme »⁸¹. Lacan déclare aussi : « c'est pour autant que ce nœud [...] bien réel quoique seulement reflété dans l'Imaginaire, c'est pour autant que ce nœud rend compte d'un certain nombre d'inscriptions par quoi des surfaces se répondent, que [...] l'inconscient peut être responsable de la réduction du symptôme »⁸² – formulation qui pourrait surprendre, dans la mesure où l'on eût peut-être attendu aussi bien « formation » que « réduction » par exemple.

Nous saisissons d'emblée que la distinction, l'emplacement et l'articulation de ces différents champs constituent des repérages précieux pour notre pratique.

La consistance, le trou et l'ek-sistence

« La triade R, S, I est doublée tout au long du séminaire par la triade consistance, trou, ek-sistence »⁸³. Ces derniers termes définissent ce que Lacan désigne comme des « correspondances », des équivalences ou des « fonctions », c'est-à-dire les rapports qu'entretiennent Réel, Symbolique et Imaginaire.

– La consistance correspond à l'Imaginaire.

– Le trou répond au Symbolique.

– L'ek-sistence renvoie au Réel.

Ces trois fonctions sont donc liées, nouées au même titre que le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire, d'autant plus que chaque registre ressortit aux deux autres termes de la seconde triade, ce qui marque une équivalence :

– L'Imaginaire est doté d'un trou et d'une ek-sistence.

– Le Symbolique possède une consistance et une ek-sistence.

– Le Réel a en propre une consistance et un trou.

Qu'est-ce que **la consistance** ? La consistance demande quelque chose de concret, de solide : la corde par exemple, ou une substance⁸⁴. Le lien entre Imaginaire et substance se marque par le corps, qui se soutient de l'image spéculaire. D'autre part les dessins et schémas constituent et engagent notre mode d'appréhension de cette consistance bien réelle, en l'inscrivant, en la figurant : la consistance sert dès lors à « faire image ». Si le corps peut être imaginarisé comme un sac, l'Imaginaire est un trou. En outre l'Imaginaire, qui fait corps (c'est cela, sa consistance), forme la consistance même des trois cercles du nœud. Cependant on peut dire aussi que l'Imaginaire est troué d'une façon autre : l'enfant devant le miroir procède à l'éliision du phallus imaginaire. D'où la formulation de Lacan : « le phallus, c'est ce qui donne corps à l'Imaginaire »⁸⁵. Lacan relate avoir assisté à la projection d'un film tourné par Jenny Aubry, dans lequel un petit enfant, fille ou garçon, à l'âge du miroir, regardant son image dans une glace, effectuait « l'éliision, sous la forme d'un geste, la main qui passe devant, l'éliision de ceci qui était peut-être un phallus, ou peut-être son absence. Un geste, nettement, le retirait de l'ima-

⁸⁰ Jean-Pierre Dreyfuss, « Les non-dupes errent (II) », dans Jean-Pierre Dreyfuss, Jean-Marie Jadin, Marcel Ritter, *Écritures de l'inconscient – De la lettre à la topologie*, p. 256 ; voir aussi, dans la transcription du *Séminaire XXII* réalisée par l'ALI, le schéma de la page 58.

⁸¹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 26.

⁸² *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 21 janvier 1975, transcription ALI, p. 26.

⁸³ Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (I) », *op. cit.*, p. 276.

⁸⁴ Voir Marcel Ritter, *op. cit.*, p. 277.

⁸⁵ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 mars 1975, transcription ALI, p. 105.

ge. [...] Le phallus, donc, c'est le Réel. Surtout en tant qu'on l'élide »⁸⁶. Lacan semble dire ici que le trou de l'Imaginaire est ménagé ou foré par le Réel.

Leur part d'Imaginaire nous permet de penser les trois catégories, de nous les représenter. Chacune est pourvue d'une consistance :

– La corde pour le Réel.

– La consistance du Symbolique, est-ce le matériel signifiant (la matérialité de la chaîne signifiante), comme le pense Ritter? Lacan avance que ce qui donne sa consistance au Symbolique, c'est qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. L'Autre, c'est-à-dire le système signifiant, est « troué » : les signifiants renvoient toujours à d'autres signifiants pour la production de l'effet de sens, et le sens est de l'ordre de l'Imaginaire. Selon Darmon, la consistance du Symbolique serait le phallus, qui « donne sens (sexuel) aux chaînes symboliques »⁸⁷.

– Selon Ritter, la consistance de l'Imaginaire (l'Imaginaire en quelque sorte redoublé) serait peut-être le nœud, en tant qu'on l'a inventé, imaginé et fabriqué.

Le trou⁸⁸, vide logé au cœur de chaque rond, permet le nouage des trois ronds, des trois consistances. Il s'ouvre et se déploie lorsque le rond devient une droite infinie, mais demeure en tant que trou. Il n'a pourtant pas d'existence sans ce qui le cerne, fait remarquer Lacan : il renvoie donc forcément à la consistance qui fait margelle et à l'ek-sistence qui tourne autour.

Les trois cercles doivent rester vides, ou évidés : ils font trous – faute de quoi ils ne pourraient se nouer. De surcroît, le vide central des anneaux est « respecté » si l'on peut dire, dans la mesure où les ronds ne sont pas noués deux à deux : comme le notifie Lacan, le nœud fait nœud « tout en ne circulant pas d'une façon qui utilise ce trou comme tel » – c'est la différence

entre le nœud borroméen et la chaîne faite d'anneaux entrelacés – « dans le nœud bo [Lacan utilise le diminutif ici], pas besoin d'user du trou puisque ça fait nœud sans faire chaîne »⁸⁹.

Dans le cas du nœud borroméen, la notion de trou renvoie donc clairement, même si Lacan ne le dit pas explicitement, à celle de « vide médian » dans la philosophie chinoise, au manque, à la béance, à concevoir à l'instar d'un « lieu constituant qui pourtant n'existe pas »⁹⁰. Cependant le trou pourrait également rappeler le vide central de la femme. *Madame Edwarda*, ou encore *Histoire de l'œil*, de Georges Bataille – des textes repérés avec acuité par Lacan – font concevoir le sexe féminin comme un lieu d'horreur. En mars 1955, reprenant le rêve freudien de l'injection faite à Irma⁹¹, Lacan décrivait la bouche ouverte d'Irma en manière de sexe béant, lieu de l'innommable et de l'immonde d'où surgit la tête de Méduse⁹². En 1970, il proclamait : « un grand crocodile dans la bouche duquel vous êtes – c'est ça la mère. On ne sait pas ce qui peut lui prendre tout d'un coup, de refermer son clapet. C'est ça, le désir de la mère »⁹³. En 1975, commentant la biographie de la reine Victoria par Lytton Strachey, il déclare encore : « une femme qui est reine. C'est vraiment ce qu'on fait de mieux comme vagin denté », et il cite Sémiramis, Elisabeth d'Angleterre⁹⁴.

A l'intérieur du nœud borroméen, les vides déterminent des surfaces, des aires. L'aire centrale, vide elle aussi, définit l'objet *a*, à l'intersection des trois cercles. Le vide paraît donc surtout déterminer un jeu de relations extrêmement fécond.

Au début de « R.S.I. », Lacan rapporte le trou au Réel ; par la suite, il assure formellement que c'est le Symbolique, fondé du signifiant, qui fait trou.

Pour les trois catégories :

– Le trou de l'Imaginaire fait référence au

⁸⁶ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 mars 1975, transcription ALI, p. 106.

⁸⁷ Marc Darmon, *op. cit.*, p. 366.

⁸⁸ Voir Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (I) », *op. cit.*, p. 278.

⁸⁹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 13 mai 1975, transcription ALI, p. 171.

⁹⁰ Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la Psychanalyse en France, II*, p. 565.

⁹¹ Freud, *L'interprétation des rêves*, édition des P.U.F., pp. 98 sqq.

⁹² *Séminaire II*, « Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse », 9 et 16 mars 1955 ; voir en particulier, dans l'édition du Seuil, la p. 186 (9 mars 1955), et la p. 196 (16 mars 1955).

⁹³ *Séminaire XVII*, « L'envers de la psychanalyse », 11 mars 1970, Seuil, p. 129.

⁹⁴ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 février 75, transcription ALI, p. 75.

corps avec ses orifices, ou au moi, représenté par le sac du corps.

– Le trou du Réel concerne l'Autre du corps ou l'Autre de l'autre sexe : il désigne le non-rapport sexuel et l'impossibilité d'atteindre le corps de l'Autre, si ce n'est en le morcelant. Il se rapporte aussi à « la vie »⁹⁵. Lacan dit : « si le Réel, c'est la vie »⁹⁶, avec cependant un doute à ce sujet. Cette position instaure un changement par rapport à l'année précédente – Lacan rappelait alors : « je donne toujours ce sens sommaire de la mort au Réel »⁹⁷. Il faut également penser que le Symbolique fait trou dans le Réel.

– Les déclarations de Lacan concernant le trou du Symbolique ont varié. D'abord, il paraît évident que l'Autre du signifiant, c'est-à-dire le refoulé primaire, l'*urverdrängt*, inconscient irréductible, constitue un trou dans le savoir inconscient : ce qu'on peut considérer comme le Symbolique redoublé.

Cependant, lorsqu'en 1976 Lacan évoque le refoulement primaire, au cours du débat sur les nœuds et l'inconscient lors des journées de l'École freudienne sur « les Mathèmes et la psychanalyse », il réfute l'idée que ce refoulement soit à concevoir comme un trou⁹⁸ : en effet, dit-il, cette façon de penser relève de l'imaginaire, de l'imaginarisation du trou ; ce qui fait trou n'est pas le refoulement mais ce qui est autour, c'est-à-dire, le symbolique.

Cette observation paraît convainquante. Le refoulement primaire suggère l'idée, l'image, d'un manque, d'un trou, d'une béance qui se constituerait au fur et à mesure que le sujet parle, dans le fil même du discours, comme surgit l'ombilic du rêve dans le discours associatif d'un patient⁹⁹, c'est-à-dire comme fonctionne le Symbolique lui-même. Par conséquent, on peut dire que c'est le Symbolique lui-même qui fait le trou, ou qui fait trou – Lacan définit l'incon-

scient comme le Réel, en tant qu'il est troué chez le parlêtre par le Symbolique, incarné dans le signifiant : « l'inconscient, c'est le Réel [...] en tant qu'il est troué [...] en tant que chez le parlêtre, il est affligé de la seule chose qui fasse trou, qui du trou nous assure, c'est ce que j'appelle le Symbolique, en l'incarnant dans le signifiant, dont en fin de compte il n'y a pas d'autre définition que c'est ça, le trou. Le signifiant fait trou », et le Symbolique, « c'est ce qui du signifiant fait trou »¹⁰⁰. Ritter souligne à son tour que c'est l'exercice du symbolique, « c'est le signifiant qui fait trou. Le symbolique n'est ainsi concevable que comme une sorte de réseau en forme de limite ou de bord qui entoure un trou, limite faite de matériel signifiant qui tourne en rond »¹⁰¹. Darmon met l'accent sur un autre aspect : si le mot réalise le « meurtre » de la chose – son absentification – le Symbolique fait trou dans le Réel. « Pour l'être parlant le Réel est troué par la sexualité [...] Cela explique la situation des termes Mort et Vie, que Lacan place respectivement dans le rond S et dans le rond R »¹⁰². Si le Réel a commerce avec la vie, le Symbolique s'accointe à la mort : « c'est du côté de la mort que se trouve la fonction du Symbolique »¹⁰³, assure Lacan.

Le 23 octobre 1980, dans quelques lignes rédigées pour le Courrier d'Octobre de la Cause Freudienne, Lacan prolongera cette thématique ; il écrira alors qu'élaborer l'inconscient, comme il le fait dans la psychanalyse, n'est que produire ce trou du refoulé primaire, ce qui lui paraît confluer à la mort¹⁰⁴.

L'ek-sistence correspond au Réel, à ce qui se situe à l'extérieur – le terme s'écrit « ek-sistence » (orthographe choisie par l'ALI), ou « existence » (orthographe préférée par Ritter)¹⁰⁵. Cette notion s'accroche à la logique élaborée par

⁹⁵ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 17 décembre 1974, transcription ALI, p. 37.

⁹⁶ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 24.

⁹⁷ *Séminaire XXI*, « Les non-dupes errent », 18 décembre 1973, transcription ALI, p. 70.

⁹⁸ Voir Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (II) », *op. cit.*, p. 288.

⁹⁹ Marcel Ritter, *op. cit.*, p. 289.

¹⁰⁰ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 15 avril 1975, transcription ALI, pp. 157-158.

¹⁰¹ Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (II) », *op. cit.*, p. 289.

¹⁰² M. Darmon, *op. cit.*, p. 366.

¹⁰³ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 17 décembre 1974, transcription ALI, p. 37.

¹⁰⁴ Voir Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (II) », *op. cit.*, p. 278.

¹⁰⁵ Voir Marcel Ritter, *op. cit.*, pp. 279-280.

Lacan dans les formules de la sexualité, qui montre la nécessité d'une exception ou d'une exclusion (il existe un x qui nie la fonction phallique). De même, selon Lacan, la religion dit, elle, que Dieu « ek-siste, qu'il est l'ek-sistence par excellence, c'est-à-dire qu'en somme il est le refoulement en personne, il est même la personne supposée au refoulement. Et c'est en ça qu'elle est vraie. Dieu n'est rien d'autre que ce qui fait qu'à partir du langage, il ne saurait s'établir de rapport entre sexués »¹⁰⁶.

Première acception: dans le nœud borroméen, le troisième rond, qui réalise le nouage, est défini par Lacan comme ek-sistant aux deux autres. Une figure présentifie bien cette fonction d'exception: le nœud borroméen formé de deux ronds superposés noués par une droite infinie, désignée comme le Réel.

Deuxième acception: ce qui tourne autour d'une consistance, d'un rond, « le tourne-autour », dit Lacan, qui cependant n'ek-siste pas à la consistance mais au trou. L'apparente contradiction se résout lorsque l'on ouvre le rond du Réel en une droite infinie ou « indéfinie »: en effet, à condition de ne pas oublier que le « trou », la « faille », gardent un sens, on se rend compte alors que si l'ek-sistence est bien « en quelque sorte ce autour de quoi s'élabore une substance », elle se définit également comme « ce dehors qui n'est pas un non-dedans »¹⁰⁷. On change ainsi subtilement le mode de repérage: il suffit d'imaginer le cercle comme corde consistante pour saisir que « le dedans dont il s'agit et le dehors, c'est exactement la même chose », et que le dedans n'est que ce que nous imaginons « comme étant l'intérieur du tore »¹⁰⁸.

Les points triples (points de serrage, de coinçage) font limite au « tourne-autour » de l'ek-sistence, qui rencontre ainsi une butée, un impossible. « C'est en ces points que peut s'effectuer la prise ou la saisie du Réel », relève Ritter. Par cette fonction de limite, d'arrêt, l'ek-

sistence « répond du Réel, elle en est le support »¹⁰⁹.

Comme nous l'avons vu, par serrage, le nœud borroméen définit et montre trois champs d'ek-sistence:

– Celui du sens, qui ek-siste au rond du Réel; d'où un Réel conçu comme « sens expulsé », comme « l'aversion du sens dans l'anti-sens et l'ante-sens », ou encore comme « ce qui ek-siste au sens [...] à l'animal parlêtre », c'est-à-dire « l'ek-sistence de l'immonde »¹¹⁰; « je dis que l'effet de sens ek-siste, et qu'en ceci, il est Réel », profère aussi Lacan¹¹¹.

– Celui de la jouissance phallique Jj, qui ek-siste au rond de l'Imaginaire: il s'agit d'une jouissance hors corps.

– Celui de la jouissance de l'Autre JA, qui ek-siste au Symbolique: elle est donc hors langage.

Ces champs offrent une troisième triplicité, s'ajoutant à celle du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, et à celle des champs intermédiaires, lesquels forment également des ek-sistences, dans chacune des consistances: inconscient, pour le Symbolique; phallus pour le Réel (c'est-à-dire, le Réel redoublé); enfin, selon Ritter, peut-être la vie pour l'Imaginaire.

Ne pourrait-on dire pareillement que l'objet a ek-siste au sens, à la jouissance phallique, à la jouissance de l'Autre? Ne pourrait-on dire de même que la jouissance phallique ek-siste au phallus? Certaines formulations de Lacan nous y engageraient: « il y a un Réel qui ek-siste à ce phallus, qui s'appelle la jouissance, mais c'en est plutôt la consistance: c'est le concept, si je puis dire, du phallus »¹¹², Lacan évoquant à ce propos l'allemand *Begriff*, « concept, notion, conception », de *begreifen*, « saisir, inclure », d'où « comprendre, concevoir ». Le 17 décembre 1974, alors que Lacan tente de préciser les notions de consistance et d'ek-sistence, il constate aussi que la consistance du nœud relève de l'Imaginaire (l'Imaginaire « fonde » la consis-

¹⁰⁶ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 17 décembre 1974, transcription ALI, p. 38.

¹⁰⁷ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 14 janvier 1975, transcription ALI, p. 56.

¹⁰⁸ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 février 1975, transcription ALI, pp. 63-64.

¹⁰⁹ Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (II) », *op. cit.*, p. 280.

¹¹⁰ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 mars 1975, transcription ALI, p. 109.

¹¹¹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 février 1975, transcription ALI, p. 82.

¹¹² *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 mars 1975, transcription ALI, p. 106.

tance du nœud, dit-il), et qu'au regard de cette consistance imaginaire, la jouissance phallique « ne peut rien faire qu'ek-sister » : en effet, « au regard du Réel, c'est d'autre chose que de sens qu'il s'agit dans la jouissance. A quoi le signifiant est ce qui reste » ; le signifiant qui intervient dans la jouissance phallique est « dépourvu de sens ». Dans l'écriture, l'ek-sistence est symbolisée par « un champ intermédiaire, [...] comme mise à plat », par exemple par l'ouverture du rond du Réel en une droite infinie, « isolée [...] dans sa consistance ». « C'est au Réel comme faisant trou que la jouissance ek-siste », conclut Lacan¹¹³.

En résumé, consistance, trou, ek-sistence sont les trois aspects du rapport entre Réel, Symbolique et Imaginaire, montrant qu'il y a « à la fois du réel, du symbolique et de l'imaginaire dans la catégorie du réel, dans celle du symbolique et dans celle de l'imaginaire » ; et l'on peut dire que « la consistance est la part d'imaginaire, le trou la part de symbolique et l'ex-sistence la part de réel dans chacune des trois catégories »¹¹⁴.

* * *

LE NŒUD BORROMÉEN DANS « R.S.I. » :
LA « TRINITÉ INFERNALE »¹¹⁵,
LE PRIMAT DU RÉEL

L'ordre des initiales et le primat du Réel

La première leçon du *Séminaire XXII* s'ouvre sur un commentaire portant sur les lettres du titre : « ça se lit comme ça : Rsi. Ça peut aussi se lire, puisque c'est en grandes lettres, [...] R.S.I. »¹¹⁶ Ces initiales représentent des mots : Réel, Symbolique, Imaginaire ; chacune véhicule

son sens propre, et les trois ensemble forment aussi un sens.

Lorsque Lacan rapporte le nœud borroméen aux trois catégories, l'ordre des lettres emporte-t-il préséance ?

La lettre R, qui se présente d'emblée, renvoie-t-elle à une prééminence du Réel ? En ce cas, le Réel ferait l'objet d'une véritable requalification. Il semble bien qu'il y ait réévaluation des trois registres. Je note que dans le *Séminaire XX* (1972-73), Lacan disait encore, comme dans la conférence de 1953 : « les trois catégories que j'ai essayé de dégager de la pratique analytique, nommément le symbolique, l'imaginaire, et le réel »¹¹⁷. Il en va très souvent de même dans le *Séminaire XXI*, « Les non-dupes errent », au cours duquel il aborde par exemple la nécessaire distinction « de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel », formant « la triple catégorie qui fait nœud », en tant que ces trois « fonctions » ou registres « pourraient en quelque sorte déjà porter avec eux un sens, un sens qui les hiérarchiserait, en ferait un 1, 2, 3 », et il précise qu'il associe le Réel avec le 3, l'Imaginaire avec le 2, et le Symbolique avec « l'Un »¹¹⁸. Dans « R.S.I. », il commence pourtant par définir le Réel : « ce qui est strictement impensable »¹¹⁹, qui fait « trou ». Donc : le Réel comme foncièrement et irréductiblement autre. Et le 13 mai 1975, il indiquera : « cette année, j'ai dit R.S.I. Pourquoi pas 1, 2, 3 ? – Un, deux, trois, nous irons au bois », etc.¹²⁰ Avec le nœud borroméen, l'ordre des trois catégories passe donc de S.I.R. à R.S.I. Si en 1953 le Réel restait confiné à l'arrière-plan, avec « R.S.I. », il accède au plan rapproché. On peut donc estimer avec Ritter que « la reconnaissance de la structure comme borroméenne est corrélative de la reconnaissance du primat du réel »¹²¹.

Pourquoi ensuite S, puis I ? Jusqu'alors, on savait le prestige attaché au Symbolique.

¹¹³ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 17 décembre 1974, transcription ALI, p. 35.

¹¹⁴ Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (I) », *op. cit.*, p. 277.

¹¹⁵ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 18 février 1975, transcription ALI, p. 98.

¹¹⁶ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 13.

¹¹⁷ *Séminaire XX*, « Encore », 8 mai 1973, Seuil, p. 97.

¹¹⁸ *Séminaire XXI*, « Les non-dupes errent », 14 mai 1974, transcription ALI, pp. 196-197.

¹¹⁹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 14.

¹²⁰ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 13 mai 1975, transcription ALI, p. 169.

¹²¹ Marcel Ritter, « L'introduction des trois catégories du symbolique, de l'imaginaire et du réel », *op. cit.*, p. 211.

L'Imaginaire semble toujours constituer un *impedimentum* : il est « engluant », regrette encore Lacan dans « R.S.I. »¹²²; « quand on commence à se véhiculer avec des mots, on est tout de suite dans des chausse-trapes. Parce que [...] ça remet dans le coup l'imaginaire, et quand vous remettez dans le coup l'imaginaire, vous avez toutes les chances de vous empêtrer »¹²³. Et Lacan de nous mettre en garde contre le sens : « pour ce qu'il en est de la pratique analytique, c'est de là [c'est-à-dire du sens] que vous opérez mais d'un autre côté, ce sens, vous n'opérez qu'à le réduire » par l'équivoque, laquelle est « fondamentale à ce quelque chose dont il s'agit sous le terme du Symbolique ». Le sens est d'une tout autre nature : le sens, « c'est ce par quoi répond quelque chose, qui est autre que le Symbolique, et ce quelque chose, il n'y a pas moyen de le supporter autrement que de l'Imaginaire »¹²⁴. L'Imaginaire voue l'être parlant « à la débilité mentale », parce que son point de départ est constitué par la référence au corps en tant qu'organisme, organisme vivant. Dans la mesure où il renvoie à l'Imaginaire, l'« effet de sens » est donc aussi, tout au moins en première approximation, un effet d'imbécillité¹²⁵ – on rappellera que le latin *imbecillus* signifie « sans bâton, sans soutien », d'où « faible ».

La tension vers le Symbolique, constante dans la pensée de Lacan, serait-elle donc infiltrée par un refus du sens et du corps ?

Le sens se situe du côté de l'*intelligere*, en latin « comprendre », de *inter-* et *legere*, « recueillir », « rassembler », et « lire » : « *interlego* » signifie « cueillir par intervalles, éclaircir »; « *intellego* », « choisir entre » (par l'esprit), d'où « comprendre, connaître, s'apercevoir »¹²⁶. Pour Lacan, le sens serait un « lire entre les lignes », c'est-à-dire « ailleurs que la façon

dont le Symbolique s'écrit »¹²⁷, donc ailleurs que dans la lettre, ou dans les lettres. Cependant on fera observer qu'une telle lecture n'est possible que parce que le Symbolique s'écrit : elle aussi, est effet d'écriture.

Homogénéisation et spécification

Réel, Symbolique, Imaginaire, ces termes revêtent « trois sens différents », dit Lacan¹²⁸. Les initiales R, S, I désignent-elles autant d'unités, équivalentes à l'intérieur d'une série, comme on aurait 1, 2, 3, et qui se succéderaient, ou faut-il mettre l'accent sur leur altérité ? La singularité de chacun des trois registres indiquerait qu'ils sont hétérogènes, c'est-à-dire qu'ils ne se recouperaient pas : il n'y aurait pas d'inclusion, pas de champ commun, de recoupement. Lacan rappelle que le premier autre se définit par l'opposition entre intérieur et extérieur, et que le schéma freudien de la seconde topique correspond à une géométrie du sac¹²⁹ – cependant il y a un autre Autre, relève-t-il¹³⁰. Une « tentation » serait donc de mettre l'accent sur l'hétérogénéité des initiales, sur le fait que chacune prend sens : de les « autrifier », de les individualiser.

Inversement, les trois lettres déterminent la « pente », ou la « tentation » de l'homogénéisation : mettre l'accent sur ce qui est pareil, *ὁμοιος* c'est-à-dire semblable, de même nature, ou encore, commente Lacan, « qui n'est pas le même, qui est « le pareil » », en relevant que « du pareil au même », comme le dit Soury, « il y a place pour une différence ». Ce qui est « pareil », c'est que les trois registres sont dotés d'une consistance, qui ressortit à l'imaginaire¹³¹. L'homogénéisation renvoie à l'idée de commune mesure, qui permet aux trois catégories de faire

¹²² *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 8 avril 1975, transcription ALI, p. 135.

¹²³ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 14.

¹²⁴ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 15.

¹²⁵ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 16.

¹²⁶ *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, par A. Ernout et A. Meillet, Klincksieck, article *lego*.

¹²⁷ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 16.

¹²⁸ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 13.

¹²⁹ Freud, *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse* (1932); on trouvera le schéma réalisé par Freud à la fin de la conférence sur « les diverses instances de la personnalité psychique », page 107 de l'édition Gallimard, « idées ».

¹³⁰ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 14.

¹³¹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 18 mars 1975, transcription ALI, pp. 123-124.

nœud. Lacan dira en mars suivant : « donc, R.S.I. j'écris, cette année, en titre. Ce ne sont que des lettres, et comme telles, supposant une équivalence »¹³².

La « commune mesure » entre Réel, Symbolique et Imaginaire consiste à les nouer par le nœud borroméen. Cependant Lacan affecte une couleur différente à chacun des ronds, par référence à la notion de consistance, pour répondre à la question : « qu'est-ce qui distingue chacun des autres ? » – la réponse étant : « absolument rien que le sens »¹³³. R est bleu, S noir (en fait, blanc au tableau), I, rouge : le nœud borroméen serait-il rimbaldien ? Il « appartient donc au réel, mais il est reflété dans l'imaginaire par le sens, c'est-à-dire par le nom donné à ses divers éléments »¹³⁴. En même temps que le Réel, ce qui fait le nœud borroméen, c'est le sens ; le nœud « sort » du langage et plus précisément du sens : de la distinction, par le sens, entre R, S et I – il faut sans doute penser non seulement qu'il en est extrait, qu'il en naît, mais que de surcroît, il s'en échappe. C'est parce qu'il y a distinction qu'il y a nœud. L'écart de sens individualise les trois ronds, spécifie chacun d'eux. D'où la nécessité de tenir constamment la balance entre l'homogénéité des trois consistances, et la différenciation issue de la nomination par trois termes distincts, renvoyant à des acceptions spécifiques.

Une structure trine ; les fonctions assignées au Réel

Pour décrire les relations entre R, S et I, Lacan se réfère à un nœud borroméen lévogyre, où le Réel « surmonte » le Symbolique et où l'Imaginaire passe au-dessus du Réel et au-dessous du Symbolique.

Par ailleurs le nombre trois rattache le nœud borroméen au registre de l'Imaginaire, parce que celui-ci « s'enracine des trois dimensions de l'espace », fait observer Lacan.

L'Imaginaire fait exister la triade : c'est d'ailleurs parce que le nœud borroméen « appartient à l'Imaginaire, c'est-à-dire supporte la triade de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel, c'est en tant que cette triade existe (de ce que s'y conjoigne l'addition de l'Imaginaire) que l'espace en tant que sensible se trouve réduit à ce minimum de trois dimensions, soit de son attache au Symbolique et au Réel »¹³⁵.

Cependant le fait que ces lettres sont au nombre de trois est aussi en rapport avec la dimension du Réel : « c'est parce qu'elles sont trois qu'il y en a un [= un rond] qui est le Réel ». Selon Lacan, le nombre « détermine » le sens, et en particulier « le nombre trois est à démontrer comme ce qu'il est s'il est le Réel, à savoir l'Impossible ». C'est au nombre qu'il faut se fier ; « mais un nombre noué, est-ce encore un nombre ? Ou bien est-ce autre chose ? »¹³⁶ s'interroge Lacan, d'autant plus peut-être qu'au-delà de trois, « c'est sans limite »¹³⁷.

Cette structure trine renvoie enfin au Symbolique et à son insuffisance : « par rapport à ce trois, vous êtes [...] coincés : vous n'êtes que – en tant que sujets – vous n'êtes que les patients de cette triplicité »¹³⁸, notamment parce que celle-ci est inscrite dans la langue, a dit Lacan l'année précédente. Le réel de la structure du nœud est à trois parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel : « pourquoi le Réel est-il trois ? C'est une question que je fonde, que je justifie de ceci : qu'il n'y a pas de rapport sexuel »¹³⁹. L'impossibilité du rapport sexuel forme un axiome fondamental : non-rapport dont Lacan a souvent dit qu'il ne cesse pas de ne pas s'écrire. L'inconscient « conditionne le réel de la structure », non parce qu'il est lui-même nodal, mais parce que la structure à trois se déduit de l'inexistence du rapport sexuel, liée en particulier à l'absence de représentation inconsciente relative à la différence des sexes et au rapport sexuel : cet axiome vient donc en quelque sorte justifier le recours à l'écriture nodale du réel à trois de la

¹³² *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 mars 1975, transcription ALI, p. 103.

¹³³ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 18.

¹³⁴ Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (I) », *op. cit.*, p. 273.

¹³⁵ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 21.

¹³⁶ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 13 mai 1975, transcription ALI, p. 169.

¹³⁷ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 17.

¹³⁸ *Séminaire XXI*, « Les non-dupes errent », 15 janvier 1974, transcription ALI, p. 95.

¹³⁹ *Séminaire XXI*, « Les non-dupes errent », 15 janvier 1974, transcription ALI, p. 91.

structure. Or dans le même temps, c'est sur cette écriture nodale à trois que Lacan prend appui pour, dit-il, « démontrer » cet impossible. Il précise en effet : « à prendre appui sur le nœud pour que quelque chose de l'impossible se démontre, qu'est-ce que je fais ? Je prends appui – peut-être la question mérite qu'on la soulève – sur une topologie »¹⁴⁰.

« Triple est le Réel, j'ai dit triple, c'est-à-dire trois, non troisième, c'est en quoi [...] consiste le dire que je me trouve contraint d'avancer par la question du non-rapport [...] en tant qu'il touche spécifiquement à ce qu'il en est de la subjectivation du sexuel. Mon dire consiste en ce Réel, en ce Réel qui est ce dont le trois insiste [...] au point de s'être marqué dans la langue »¹⁴¹. Dreyfuss constate : « on voit bien ici à quel point la confusion du réel à trois de la structure et de la catégorie du Réel fait problème »¹⁴².

Le nœud borroméen ne « démontre » peut-être pas qu'il n'y a pas de rapport sexuel, mais il s'appuie sur ce « non-rapport constitutif du sexuel »¹⁴³, lui-même « suspendu » au langage. Cela, le nœud borroméen l'écrit ou l'inscrit, dans la mesure où ce nœud ne comporte pas de « couple », puisque jamais deux ronds ne sont noués ensemble : « chacun dans sa façon de tourner en rond comme sexe, n'est pas à l'autre noué »¹⁴⁴. De même, la jouissance de l'Autre, « en tant qu'elle intéresserait, non pas l'autre du signifiant, mais l'autre du corps, l'autre de l'autre sexe », cet « intervalle » que Lacan désigne par l'expression « le Tiers Terme, que je n'ai pas éclairé, parce que c'est lui qui nous donne la clef du trou », cette jouissance qu'il situe à l'intersection du trou du Réel et du trou de l'Imaginaire, n'existe pas, elle est impossible – elle fait trou : « il est clair qu'il n'y a pas de jouissance de l'Autre comme telle, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de garant renconrable dans la jouissance du

corps de l'Autre qui fasse que jouir de l'Autre comme tel ça existe. Ici, est l'exemple le plus manifeste du trou, de ce qui [ne] se supporte que de l'objet *a* lui-même, mais par mal donne, par confusion »¹⁴⁵. Dans « La troisième », Lacan a stipulé que « cette jouissance de l'Autre, paraxuée, n'existe pas, ne pourrait, ne saurait même exister que par l'intermédiaire de la parole, parole d'amour notamment qui est bien la chose, je dois dire, la plus paradoxale et la plus étonnante »¹⁴⁶, aporétique : en effet, « autant la jouissance phallique est hors corps, autant la jouissance de l'Autre est hors langage, hors symbolique, car c'est à partir de là, à savoir à partir du moment où l'on saisit ce qu'il y a [...] de plus vivant ou de plus mort dans le langage, à savoir la lettre, c'est uniquement à partir de là que nous avons accès au réel ». Cette jouissance de l'Autre, « il n'y a qu'une façon de la remplir, et c'est à proprement parler le champ où naît la science », par l'utilisation de la formalisation, par l'établissement de rapports entre des lettres, comme l'a fait Galilée, ce qui a permis d'aboutir à la loi de la gravitation, dit-il¹⁴⁷.

Dans « Les non-dupes errent », le terme « réel » subsumait deux fonctions : la fonction nœud (fonction de structure) et la fonction rond (fonction de catégorie ou de consistance). Dans « R.S.I. », l'élaboration de Lacan se complexifie.

On peut estimer tout d'abord que le nœud présente (sans le représenter ; on pourrait dire qu'il le présentifie) le Réel même : en effet, selon Lacan, « du nœud l'idée même de Réel s'impose. Le Réel est caractérisé de se nouer »¹⁴⁸. « Ce Réel qu'est le nœud »¹⁴⁹, dit Lacan, ajoutant que le nœud borroméen constitue une « écriture qui supporte un réel », ce qui signifie « que non seulement le Réel peut se supporter d'une écriture mais qu'il n'y a pas d'autre idée sensible du

¹⁴⁰ *Séminaire XXI*, « Les non-dupes errent », 15 janvier 1974, transcription ALI, p. 92.

¹⁴¹ *Séminaire XXI*, « Les non-dupes errent », 15 janvier 1974, transcription ALI, p. 96.

¹⁴² Jean-Pierre Dreyfuss, « Les non-dupes errent (I) », *op. cit.*, p. 224.

¹⁴³ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 17 décembre 1974, transcription ALI, p. 38.

¹⁴⁴ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 13 mai 75, transcription ALI, p. 174.

¹⁴⁵ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 21 janvier 1975, transcription ALI, p. 67.

¹⁴⁶ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, p. 201.

¹⁴⁷ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, p. 202.

¹⁴⁸ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 13 avril 1975, transcription ALI, p. 157.

¹⁴⁹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 17 décembre 1974, transcription ALI, p. 29.

¹⁵⁰ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 17 décembre 1974, transcription ALI, p. 29.

Réel »¹⁵⁰. Nous retrouvons donc la fonction de structure du Réel. Comme nous l'avons dit, le fait que les lettres soient au nombre de trois joue également un rôle en rapportant au Réel. En outre, la figure (représentation, figuration sous forme de schémas) du nœud se voit dotée elle aussi d'une consistance « réelle »¹⁵¹.

D'autre part les trois ronds « fonctionnent comme pure consistance », c'est-à-dire que « ce n'est que de tenir entre eux qu'ils consistent. Les trois tiennent entre eux réellement »¹⁵². Lacan dit aussi : « le Réel, c'est qu'il y ait quelque chose qui leur soit commun dans la consistance. Or cette consistance réside seulement dans le fait de pouvoir faire nœud »¹⁵³. Le Réel noue les trois nœuds, tout en étant l'un des trois : on est donc conduit à concevoir que le réel de la structure différerait du Réel.

Si nous reprenons le schéma du 21 janvier 1975 (page 58 dans la transcription de l'ALI), nous constatons que chaque rond de ficelle y est « conçu comme une consistance située entre le trou qu'elle circonscrit et le champ d'ex-sistence qui se déploie à son extérieur »¹⁵⁴ : or le trou relève du Symbolique, le rond, de l'Imaginaire, le champ d'ex-sistence, du Réel. Se découvre donc « une troisième forme de Réel : celui de l'ex-sistence ; et même une quatrième, le Réel à la puissance deux, comme le dira Lacan, à savoir le champ d'ex-sistence au rond de ficelle du Réel »¹⁵⁵, c'est-à-dire le phallus : Lacan pointe « l'accent spécial que le parlêtre met sur le phallus, en ce sens que la jouissance y ek-siste, que c'est là l'accent propre du Réel. Le Réel, en tant qu'il ek-siste, c'est-à-dire le Réel comme Réel, le Réel à la puissance deux. C'est tout ce qu'il connaît du deux ce parlêtre, c'est la puissance, c'est-à-dire un semblant par quoi il reste l'un, seul. C'est ce qu'on appelle l'être. Ceci de départ, un puissance deux égale un ($1^2 = 1$) »¹⁵⁶. Cette extension

du Réel à l'ek-sistence (aux champs intermédiaires) permet par exemple à Lacan de lire sur ce schéma du nœud borroméen que « l'inconscient, c'est le Réel »¹⁵⁷.

Selon Lacan, non seulement le nœud borroméen constitue « une écriture qui supporte un réel », mais lui-même *est* un Réel : il serait donc une invention au sens de trouvaille ou une construction, en même temps qu'un embarras, un *impedimentum*. Quel est son statut ? Lacan assure que le nœud borroméen ne saurait se confondre avec un modèle au sens mathématique du terme : en effet, dit-il, « le modèle [...] du fait de son écriture, se situe de l'Imaginaire. Il n'y a pas d'Imaginaire qui ne suppose une substance »¹⁵⁸. Le modèle, qui suppose l'existence d'un Réel, permet seulement d'imaginer ce dernier, de faire des hypothèses et des conjectures à son sujet. En revanche, en nous faisant don du nœud borroméen, c'est à une rencontre avec le Réel que Lacan pense nous convier : le nœud présenterait, présentifierait le Réel – il n'incarnerait qu'un « apparent modèle » : en effet, bien que situé lui aussi dans l'Imaginaire, il ferait exception « à cette supposition » d'une substance, dans la mesure où, comme nous l'avons vu, « les trois qui sont là fonctionnent comme pure consistance, c'est à savoir que ce n'est que de tenir entre eux qu'ils consistent. Les trois tiennent entre eux réellement »¹⁵⁹, leur consistance « ne se supporte que du Réel », et cela, on peut l'énoncer en usant de « l'écart de sens qui est permis entre R.S.I. comme individualisant des trois ronds, les spécifiant comme tels »¹⁶⁰, c'est-à-dire en soulignant leur différence : ce qui signifie peut-être qu'ils ne sont peut-être pas toujours substituables. Le nœud borroméen fomenterait donc une écriture qui « supporte » (et non « suppose ») un Réel, il serait le Réel même. « C'est le Réel qui

¹⁵¹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 14 janvier 1975, transcription ALI, p. 46.

¹⁵² *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 17 décembre 1974, transcription ALI, p. 31.

¹⁵³ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 février 1975, transcription ALI, p. 81.

¹⁵⁴ Jean-Pierre Dreyfuss, « Les non-dupes errent (I) », *op. cit.*, p. 237.

¹⁵⁵ Jean-Pierre Dreyfuss, *op. cit.*, p. 237.

¹⁵⁶ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 mars 1975, transcription ALI, pp. 106-107.

¹⁵⁷ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 15 avril 1975, transcription ALI, pp. 157-158.

¹⁵⁸ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 17 décembre 1974, transcription ALI, p. 31.

¹⁵⁹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 17 décembre 1974, transcription ALI, p. 31 ; voir aussi Ritter, p. 282.

¹⁶⁰ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », transcription ALI, p. 31.

noue les trois ronds », confirme Darmon¹⁶¹, de plus, « contrairement au modèle mathématique qui suppose un Réel au-delà, le nœud présente le Réel même ». Lacan se veut catégorique: « le nœud n'est pas un modèle. Non seulement ce qui fait nœud n'est pas imaginaire, n'est pas une représentation, mais sa caractéristique est justement ceci, c'est en ça que ça échappe à une représentation [...] Le nœud n'est pas le modèle, il est le support. Il n'est pas la réalité, il est le Réel »¹⁶². Si le nœud offrait un modèle, ce serait bien plutôt celui de la distinction entre le Réel et la réalité, assure Lacan – affirmations contestées par certains: selon Dreyfuss, le nœud borroméen se place « dans le registre de la représentation, du modèle, voire de l'analogie et même de l'illustration, ou [...] de la métaphore »¹⁶³. Dreyfuss considère donc qu'ici le nœud borroméen et sa figuration fonctionneraient comme appareil descriptif (et non pour une quelconque valeur heuristique), comme représentation, non comme présentation. Le nœud borroméen revêt effectivement une fonction d'illustration ou même de métaphore, à certains moments ou sous certains aspects: il a affaire avec « l'erre de la métaphore »¹⁶⁴, ainsi que Lacan le reconnaît lui-même. Nous avons déjà abordé cette question l'année dernière en étudiant les ultimes avancées proposées par Lacan dans le *Séminaire XXV*¹⁶⁵.

Les résistances au nœud borroméen

Selon Lacan, la difficulté que nous éprouvons à manipuler et à figurer le nœud borroméen entraîne et manifeste une « aversion » qui serait probablement le signe ou la « trace » du refoulement primaire¹⁶⁶, *Urverdrängung*, « refoulement non seulement premier mais irréductible », dit-il,

manifestant une irréfragable ek-sistence – Lacan déclare à ce sujet: « la nature a horreur du nœud, tout spécialement borroméen [...] Le machin, ce n'est rien de moins que l'*urverdrängt*, le refoulé originaire, le refoulé primordial », et « s'exercer » à l'aide de croquis ne donnera jamais « quoi que ce soit du refoulé, puisque ce refoulé, c'est le trou. Jamais vous ne l'aurez »¹⁶⁷. Les ratages répétés dans la figuration du nœud borroméen renverraient à ce refoulement primaire et souligneraient le rapport du nœud avec l'impossible, avec le Réel: « ça échappe à une représentation [...] à chaque fois que j'en représente un, je fais un trait de travers; comme je ne me crois pas moins imaginaire qu'un autre, ça démontre déjà [à] quel point le nœud, ça nous répugne comme modèle. Il n'y a pas d'affinité du corps avec le nœud, même si dans le corps, ça joue pour les analystes une sacrée fonction »¹⁶⁸, s'agace Lacan, qui signale en outre « l'inhibition » de la pensée « à l'endroit du nœud »¹⁶⁹. « Ce nœud est immaîtrisable, il ne se prête pas à l'imaginaire »¹⁷⁰, regrettera à son tour Jacques-Alain Miller au cours d'un débat sur les nœuds et l'inconscient, lors des journées de l'École freudienne sur « les Mathèmes et la psychanalyse ».

* * *

DU NŒUD À TROIS AU NŒUD À QUATRE, LES ENJEUX DU NŒUD BORROMÉEN DANS LA THÉORIE DE LACAN ET DANS L'EXPÉRIENCE ANALYTIQUE

Une écriture

Comme nous l'avons dit, par son rapport étroit avec le Réel, le nœud borroméen établit

¹⁶¹ Marc Darmon, *op. cit.*, p. 360.

¹⁶² *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 15 avril 1975, transcription ALI, p. 158.

¹⁶³ Jean-Pierre Dreyfuss, « Les non-dupes errent (I) », *op. cit.*, p. 237.

¹⁶⁴ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 17 décembre 1974, transcription ALI, p. 31.

¹⁶⁵ Je renvoie le lecteur à ma présentation du *Séminaire XXV*, « Le moment de conclure », dans le volume *Le moment de conclure, et après? Ruptures ou continuités?* (ALI, école de Nice, Séminaire de psychanalyse, 2002-2003, pp. 5-21).

¹⁶⁶ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 8 avril 1975, transcription ALI, p. 144.

¹⁶⁷ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 14 janvier 1975, transcription ALI, p. 50.

¹⁶⁸ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 15 avril 1975, transcription ALI, p. 158.

¹⁶⁹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 13 mai 1975, transcription ALI, p. 182.

¹⁷⁰ Voir les « Réponses de Jacques Lacan à des questions sur « Les nœuds et l'inconscient » », Journées de l'École freudienne de Paris (31 octobre – 2 novembre 1976), dans les *Lettres de l'École Freudienne de Paris*, n° 21, 1977, pp. 472-475.

d'abord une écriture. Jean-Pierre Dreyfuss¹⁷¹ considère le nœud borroméen comme l'ultime écriture issue de l'expérience analytique. En outre Lacan assigne au discours psychanalytique la fonction de produire une écriture. En ce sens, le nœud borroméen apparaît comme la monstration du faire du discours analytique, c'est-à-dire du nouage des trois catégories, de l'établissement et de la nature de leurs rapports, à défaut d'en être une « démonstration », ce que Lacan eût souhaité. En mars 1975, il déclare à propos des trois lettres R, S, I et de leur fonction d'initiales : « le propre du sens, c'est qu'on y nomme quelque chose [...] Ce que j'ai fait en – je ne dirai pas encore en démontrant (parce que ça se résume à quelque chose qui n'est pas plus démontrable que le nœud borroméen, ça se résume à une monstration), si j'ai été amené à ma monstration de ce nœud alors que ce que je cherchais c'était une démonstration d'un faire, le faire du discours analytique, c'est quand même assez là, dirai-je, monstratif ou démonstratif »¹⁷².

La représentation du nœud peut également être considérée comme une écriture : elle n'est « ni une représentation graphique, ni un schéma, mais une écriture topologique. Au même titre qu'une écriture, ce dessin fait consister, il fait exister ce dont il est question dans la pratique analytique », relève Jeanne Granon-Lafont¹⁷³. Réalisé matériellement, le nœud se constitue dans un espace en trois dimensions : les anneaux sont soit des ronds de ficelle, soit des tores, soit des cordes (c'est-à-dire des droites) « censées [...] se rejoindre à l'infini »¹⁷⁴. Mais sa représentation s'effectue par une mise à plat – un procédé qui respecte les croisements dessus-dessous, en visualisant ces relations : la mise à plat diffère donc de la projection plane, qui transformerait les croisements en intersections et ouvrirait sur « une lecture ensembliste du nœud borroméen,

comme s'il s'agissait d'un diagramme de Venn, avec des zones d'inclusion, d'exclusion et d'intersection »¹⁷⁵.

En lisant « R.S.I. », on constate que la figure de la page 58 de la transcription de l'ALI, comme le font beaucoup d'autres figures (notamment celle que Lacan a réalisée pour « La troisième » par exemple), utilise en réalité simultanément quatre sortes d'écritures¹⁷⁶ :

– Une mise à plat du nœud borroméen qui conserve les croisements.

– Une projection plane où jouissance de l'Autre, jouissance phallique, sens et objet *a* apparaissent comme des zones d'intersections.

– Une sorte d'écriture « ensembliste », « où chacun des trois ronds de ficelle définit une *consistance* et circonscrit d'une part un *trou*, c'est-à-dire un sous-ensemble vide par rapport à la catégorie considérée, et d'autre part une *existence*, sous la forme d'un aileron qui en constitue une sorte d'extension »¹⁷⁷. Par conséquent les zones d'intersection (Jouissance de l'Autre, jouissance phallique, sens, objet *a*) se présentent comme « des intersections de sous-ensembles vides ».

– Chaque rond « définit encore un sous-ensemble non vide par rapport à la même catégorie, dans l'enflure qui fait hernie dans le trou d'à côté » ; la hernie de l'inhibition, du symptôme ou de l'angoisse fait intersection avec un sous-ensemble vide.

Lacan s'interroge sur la mise à plat du nœud borroméen : « comment se fait-il qu'il nous faille cette mise à plat pour pouvoir figurer une topologie quelconque ? »¹⁷⁸ – question enracinée au corps lui-même. Selon Lacan, la mise à plat résulte « de ce fait que nous ne pouvons pas penser autrement. Nous ne pensons qu'à plat »¹⁷⁹. Par le trait et la mise à plat, le nœud borroméen rend sensible le Réel. Il nous faut être dupes du

¹⁷¹ Jean-Pierre Dreyfuss, « Les non-dupes errent (I) », *op. cit.*, pp. 215-237.

¹⁷² *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 mars 1975, transcription ALI, p. 104.

¹⁷³ Jeanne Granon-Lafont, *La topologie ordinaire de Jacques Lacan*, p. 139.

¹⁷⁴ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 22.

¹⁷⁵ Jean-Pierre Dreyfuss, « Les non-dupes errent (I) », *op. cit.*, p. 215.

¹⁷⁶ Voir Jean-Pierre Dreyfuss, *op. cit.*, p. 215.

¹⁷⁷ Jean-Pierre Dreyfuss, *op. cit.*, p. 216.

¹⁷⁸ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 24.

¹⁷⁹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 février 1975, transcription ALI, p. 79.

nœud borroméen et de sa mise à plat, qui selon Lacan opère « une réduction de l'Imaginaire »¹⁸⁰.

Nœud et pratique analytique, nœud et clinique

Le nœud borroméen, qui détermine le sujet et la « structure » du parlêtre, rend compte de l'expérience analytique et constitue un « frayage » concernant sa pratique.

La conception lacanienne de l'inconscient est désormais nodale : l'inconscient reste constamment lié au symbolique, mais il convient de tenir constamment compte des deux autres catégories, ainsi que des trois dimensions du nœud : consistance, trou et ek-sistence. Le dire est « ce qui fait nœud »¹⁸¹.

Lacan définit le lien de l'être parlant au langage, constitutif de l'inconscient, par le biais de deux substitutions¹⁸², « parlêtre » venant remplacer non seulement « être parlant », mais encore « inconscient » : « c'est un cercle vicieux de dire que nous sommes des êtres parlants. Nous sommes des « parlêtres », mot qu'il y a avantage à substituer à l'inconscient, d'équivoquer sur la parlote, d'une part, et sur le fait que *c'est du langage* que nous tenons cette folie qu'il y a de l'être : parce que c'est sûr que nous y croyons, [...] à cause de tout ce qui paraît faire substance ; mais en quoi est-ce de l'être, en dehors du fait que le langage use du verbe être ? »¹⁸³. L'homme pourrait dire qu'il *est* un corps, mais il exprime qu'il *a* un corps, s'étonne Lacan.

Le nœud borroméen écrit « le réel de la structure de l'être parlant »¹⁸⁴. Il apparaît comme la figure de la détermination ou du conditionnement du sujet : « je pars de la thèse que le sujet, c'est ce qui est déterminé par la figure en question [= le nœud borroméen], déterminé, non pas d'aucune façon qu'il en soit le double, mais que

c'est des coincements du nœud, de ce qui dans le nœud détermine les points triples du fait du serage du nœud, que le sujet se conditionne »¹⁸⁵. Le sujet serait donc un effet d'écriture. Cependant le nœud borroméen n'est ni le sujet lui-même, ni son double, ni sa réplique, ni sa représentation. Henri Frignet, auteur de l'article « nœud » dans le *Dictionnaire de la psychanalyse*, fait d'ailleurs observer que le sujet n'est pas désigné dans ce nouage : « il n'est que le résultat de l'opération : il est le nouage par lui-même, en même temps qu'il en est le référentiel »¹⁸⁶.

Si l'on tire les conséquences cliniques des élaborations de Lacan relatives au nœud borroméen, il faut s'attacher à déchiffrer la structure nodale, le réel de l'inconscient, tels qu'ils peuvent apparaître dans le discours de l'analysant, et ce, au prix d'un effacement relatif du sens. Lacan prend appui sur le fait que le savoir inconscient soit topologique, c'est-à-dire qu'il ne tienne que de la proximité et du voisinage¹⁸⁷, or, a-t-il tranché l'année précédente, « la notion pure de voisinage implique [...] déjà triplicité, et ne se fonde [...] sur rien qui unisse chacun des éléments triples, si ce n'est d'appartenir au même voisinage ». Dans « R.S.I. », il déclare, parlant du « réel de l'effet de sens » de l'interprétation analytique : « c'est en tant que le discours dont il s'agit ne fait pas chaîne [...] c'est-à-dire qu'une des consistances [...] ne se noue pas à l'autre [...], ne fait pas chaîne, c'est en ceci que se signifie le rapport du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel. C'est pour cela que la question d'abord se pose de savoir si l'effet de sens dans son Réel tient bien à l'emploi des mots [...] ou seulement à leur jaculation »¹⁸⁸, et il constate que l'effet de sens apporté par l'interprétation fait « nœud », à l'opposé d'un effet de fascination : il est donc un effet de Réel.

¹⁸⁰ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 10 décembre 1974, transcription ALI, p. 24.

¹⁸¹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 février 1975, transcription ALI, p. 81.

¹⁸² Voir Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (I) », *op. cit.*, p. 285.

¹⁸³ Conférence à Columbia University (1er décembre 1975), dans *Scilicet*, n° 6/7, p. 49.

¹⁸⁴ Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (I) », *op. cit.*, p. 282.

¹⁸⁵ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 18 mars 75, transcription ALI, p. 124.

¹⁸⁶ *Dictionnaire de la psychanalyse*, sous la direction de Roland Chemama et Bernard Vandermersch, Larousse, article « nœud », par Henri Frignet.

¹⁸⁷ *Séminaire XXI*, « Les non-dupes errent », 15 janvier 1974, transcription ALI, p. 94.

¹⁸⁸ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 février 1975, transcription ALI, p. 80.

D'autre part la clinique illustre chaque mode particulier de nouer Réel, Symbolique et Imaginaire, à trois ou à l'aide du quatrième rond du symptôme – comme nous le verrons plus loin, dans « R.S.I. », Lacan attribue à un quatrième rond, celui du Nom-du-Père ou du symptôme, la fonction de nouer de façon borroméenne les trois consistances du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire.

Dreyfuss ne cache pas sa perplexité : « il faut six croisements pour faire un nœud borroméen [...] sinon il y a ratage. Reste à savoir ce que mathématise chaque croisement »¹⁸⁹.

Dans « Les non-dupes errent », la névrose a été rapportée par Lacan au nœud « olympique », qui n'a pas la propriété borroméenne de se défaire lorsqu'un des ronds est coupé : dans le cas du nœud olympique, « si un de vos ronds de ficelle... claque, vous claque [...], du fait de quelque chose qui ne vous concerne pas, vous n'en devenez pas fou pour autant. Ceci parce que [...] les deux autres nœuds tiennent ensemble, et c'est ça qui veut dire que vous êtes névrosé »¹⁹⁰; il en va de même dit-il dans le cas de la phobie du petit Hans, où le cheval doit être considéré comme « le représentant » des « trois circuits ».

En ce qui concerne la phobie, l'article éponyme du *Dictionnaire de la psychanalyse* apporte quelques indications, en citant un article de Melman sur « le nouage borroméen dans la phobie »¹⁹¹, où celle-ci est considérée comme une « maladie de l'imaginaire », et où se découvre un rapport particulier entre Imaginaire et Réel : en l'occurrence, c'est l'Imaginaire, non le Symbolique, qui fait trou. Melman a proposé de rendre compte de la phobie par un nœud à trois dextrogyre, où le Réel surmonterait l'Imaginaire¹⁹².

Lacan nommera « lapsus du nœud » les ratages ou « fautes » d'écriture qui emportent une impossibilité de constituer le nœud borroméen. Dans « Le sinthome », il parlera des

« réparations » des « lapsus du nœud », en montrant que le symptôme s'institue en réparateur, en correcteur ou en compensateur, avec une fonction de prothèse.

Si le nouage est borroméen, la perte d'une des dimensions libère les deux autres : dans les psychoses, les trois ronds sont dissociés – à moins qu'ils ne forment un nœud de trèfle qui met les trois registres en continuité, comme ce serait le cas dans la paranoïa. Selon Darmon, « nous pouvons supposer que chez Schreber, dans l'état de volupté, l'Imaginaire lié au corps chevauche le Réel et que le composant Symbolique se détache ; ainsi, jouissance phallique (Jj), sens et Symbolique disparaissent, seule persiste la jouissance Autre. La mise en continuité des anneaux semble alors être une solution pour retrouver un nœud », hasarde Darmon¹⁹³. Dans « Le sinthome », Lacan relatera un incident au cours duquel Joyce¹⁹⁴, ficelé à une barrière en fil de fer barbelé et battu par des camarades, a éprouvé un sentiment d'étrangeté et de dégoût à l'égard de son propre corps, vu par lui comme une manière de « pelure ». Ce détachement paraît être la conséquence d'une erreur, d'un chevauchement entre les ronds du Réel et du Symbolique (comme le dit Lacan, dans l'Épiphanie joycienne, « grâce à la faute, inconscient et Réel se nouent »¹⁹⁵), l'Imaginaire se séparant des autres consistances : « grand I qui est là n'a plus qu'à foutre le quand. Il glisse exactement comme [...] ce que Joyce ressent après avoir reçu sa raclée » [...] le rapport imaginaire [...] n'a pas lieu »¹⁹⁶. L'*ego* de Joyce, qui se comporte en réparateur, en « correcteur de ce rapport manquant », et qui vient restituer le nœud borroméen, doit sa consistance à l'écriture – si l'on s'en rapporte à Lacan, le texte de Joyce, sous son aspect énigmatique, serait d'ailleurs composé « tout à fait comme un nœud borroméen » – et non à l'image du corps, comme c'est le cas habituellement¹⁹⁷.

¹⁸⁹ Jean-Pierre Dreyfuss, « Les non-dupes errent (I) », *op. cit.*, p. 222.

¹⁹⁰ *Séminaire XXI*, « Les non-dupes errent », 11 décembre 1973, transcription ALI, p. 55.

¹⁹¹ Charles Melman, dans *La phobie*, éditions de l'AFI.

¹⁹² Marc Darmon, *op. cit.*, p. 376.

¹⁹³ Marc Darmon, *op. cit.*, p. 377.

¹⁹⁴ *Séminaire XXIII*, « Le sinthome », 13 avril 1976, transcription ALI, pp. 167-169.

¹⁹⁵ *Séminaire XXIII*, « Le sinthome », 13 avril 1976, transcription ALI, p. 174.

¹⁹⁶ *Séminaire XXIII*, « Le sinthome », 13 avril 1976, transcription ALI, p. 170.

¹⁹⁷ Voir aussi Marc Darmon, *op. cit.*, pp. 378-379.

Selon Darmon, l'interprétation analytique peut être conçue comme une opération sur le nœud, une « chirurgie » du nœud borroméen, pouvant par conséquent obtenir des effets sur la structure elle-même¹⁹⁸.

Le nœud borroméen et la structure de l'expérience analytique

Le nœud borroméen rend compte de la structure même de l'expérience analytique : les trois registres « glissent » l'un par rapport à l'autre et sont indépendants deux à deux, tandis que « le nom propre semble assurer le symbolique d'une prise sur le réel »¹⁹⁹. Le lien entre les trois registres reste « proprement inconcevable, c'est-à-dire que ça ne peut être pensé, justement parce que la pensée fonctionne sur le modèle, sur l'image du sac du corps », estime Darmon. Cependant la psychanalyse nous conduit à admettre que « les mots non seulement peuvent avoir des effets imaginaires », mais qu'une pratique de langage « réussit parfois à transformer pour un sujet, le réel. Seul le recours à la topologie permet de dépasser cette insuffisance de l'imaginaire propre à chacun »²⁰⁰. La topologie indique bien cela : en effet, chacun des trois ronds de ficelle peut occuper n'importe quelle place dans le nœud borroméen, puisqu'il n'y a pas de couple ; le nœud présente ce rapport particulier entre les trois registres. C'est ainsi que l'interprétation analytique, qui procède par un effet de sens jouant sur l'équivoque signifiance, provoque un effet dans l'Imaginaire ; cependant au-delà du sens, un effet proprement littéral peut « libérer » le symptôme (effet sur le plan du Réel).

Le dire fait nœud

La topologie, qui s'intéresse aux déformations et aux invariants, aux relations de voisinage, se justifie par la pratique de l'écoute analy-

tique. Parmi les invariants, figure la consistance. Lacan pense que dans tout ce que nous disons, la consistance reste sous-jacente : elle est le dire, défini ici comme l'acte qui fait nœud entre les trois catégories ou les trois dimensions. Par un jeu d'équivoques, Lacan met en rapport le terme « dimension » avec « dit-mension » ou « dit-mansion », conçue comme la demeure du dit, ou « l'endroit où repose un dit »²⁰¹. L'anglais *mansion* désigne un hôtel particulier, un château, un manoir ; *to mention* signifie « parler de ». Le nœud borroméen permet de réaliser le nouage de trois lieux du dit dans le dire.

Le nœud borroméen apparaît donc comme un frayage²⁰² :

– D'abord parce que la topologie, les trois ronds se moulent sur le langage, sur le déroulement même de la parole : « le langage, c'est vraiment ce qui ne peut avancer qu'à se tordre et à s'enrouler, à se contourner [...] J'aimerais mieux que ça soit moins tortueux »²⁰³.

– Ensuite parce que « le symbolique, l'imaginaire et le réel, c'est l'énoncé de ce qui opère effectivement dans votre parole quand vous vous situez du discours analytique, quand analyste vous l'êtes. Mais ils n'émergent, ces termes, vraiment que pour et par ce discours »²⁰⁴. Cette assertion met l'accent sur un aspect de constitution, de construction infinie : les trois catégories, le nœud et l'inconscient s'élaborent dans et par la parole, au fur et à mesure de son déroulement.

– Enfin parce que le nœud forme une écriture qui permet de lire dans le déploiement du discours de l'analysant et d'y découvrir des repères. Il fait donc office de guide pour notre pratique et pour notre « action » au même titre que le graphe du désir. Trois points principaux apparaissent : le dire, l'objet *a* et le symptôme.

¹⁹⁸ Marc Darmon, *op. cit.*, p. 379.

¹⁹⁹ Marc Darmon, *op. cit.*, p. 363.

²⁰⁰ Marc Darmon, *op. cit.*, p. 363.

²⁰¹ Conférence à Columbia University, 1er décembre 1975 (« Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines »), dans *Scilicet*, n° 6/7, p. 42.

²⁰² Voir Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (I) », *op. cit.*, pp. 281-286.

²⁰³ « La troisième », *Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris* n° 16, p. 196.

²⁰⁴ « La troisième », *Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris* n° 16, p. 183.

La conduite de la cure : l'analyste comme objet *a*, la clinique du symptôme, l'identité de soi à soi

L'analyste comme objet *a*

Le nœud borroméen fait porter l'accent sur l'objet *a*, qui occupe la position centrale, d'agent (il mène le jeu), au point de serrage des trois registres. De l'objet *a*, dont Lacan a spécifié dans « L'Étourdit » qu'il est « l'effet de langage majeur »²⁰⁵, on pourrait donc dire qu'il est un lieu : « c'est sur cette place du plus-de-jouir que se branche toute jouissance »²⁰⁶.

Cet objet exclu du sens – « cet objet insensé que j'ai spécifié du *a* », dit Lacan dans « La troisième »; le sens ek-siste à l'objet *a* – est cependant représenté par des « reflets » dans l'imaginaire du corps, sous forme de quatre objets détachables, cessibles, susceptibles de choir – sein, scybale, regard, voix – et il est métaphoriquement évoqué par des effets de sens, comme c'est le cas par exemple dans l'équivoque de l'analysante qui constate : « je suis celle/selle qui tombe »²⁰⁷.

Pour Lacan, l'objet *a* n'est qu'une écriture, ce qui l'apparente à la logique et le rend opérant dans le Réel, « au titre de l'objet dont justement il n'y a pas d'idée, ce qui, il faut bien le dire, était un trou jusqu'à présent dans toute théorie »²⁰⁸.

Par rapport à l'objet *a*, quelle peut être la tâche de l'analyste? Dans « La troisième », Lacan énonce que le *a* « s'attrape au coïncement du symbolique, de l'imaginaire et du réel. C'est à l'attraper juste que vous pouvez répondre à ce qui est votre fonction : l'offrir comme cause de son désir à l'analysant. C'est ça qu'il s'agit d'obtenir. Mais si vous vous y prenez la patte, ce n'est pas terrible non plus. L'important, c'est que ça se passe à vos frais »²⁰⁹.

« L'attraper juste » suppose de parvenir à le repérer au point de serrage des trois ronds, et non dans ses seuls reflets imaginaires. Mais

« l'offrir », dans la relation analytique, est-ce en quelque sorte l'incarner, le présentifier, le représenter, et se faire le représentant de « la cause du désir » de l'analysant? « De l'être, il faut que vous n'en fassiez que le semblant. Ça, c'est calé! C'est d'autant plus calé qu'il ne suffit pas d'en avoir l'idée pour en faire le semblant », nuance Lacan. Peu après, il dira : « il n'y a pas un seul discours où le semblant ne mène le jeu », puis : « il n'y a rien de plus dans le monde qu'un objet *a*, chiure ou regard, voix ou tétine qui refend le sujet et le grime en ce déchet qui lui, au corps, ex-siste. Pour en faire semblant, il faut être doué. C'est particulièrement difficile, c'est plus difficile pour une femme que pour un homme, contrairement à ce qui se dit. Que la femme soit l'objet *a* de l'homme à l'occasion, ça ne veut pas dire du tout qu'elle, elle a du goût à l'être. Mais enfin ça arrive. Ça arrive qu'elle y ressemble naturellement. Il n'y a rien qui ressemble plus à une chiure de mouche qu'Anna Freud! Ça doit lui servir! »²¹⁰

En résumé, le rôle de l'analyste consiste à « être » le coïncement des trois dimensions au point central de l'objet *a*, en sachant qu'il ne s'agit que d'un semblant; à repérer la place de semblant où le discours de l'analysant le met, et en quelque sorte à l'investir; à s'identifier à cette place : à y être sans y être, et peut-être aussi, à s'y tenir en acceptant de « choir » comme déchet à la fin de l'analyse.

La clinique du symptôme

La psychanalyse est-elle un symptôme?²¹¹ Selon Lacan, en tout cas, elle n'est pas un « symptôme social ». Dans le décours de la cure, quelle conduite l'analyste doit-il tenir par rapport au symptôme?

Lorsqu'on s'attache au rapport qu'entretient le symptôme avec les trois consistances, on constate d'abord qu'il y a cohérence, consistence entre symptôme et inconscient, donc entre

²⁰⁵ L'Étourdit, dans *Scilicet*, n° 4, p. 46.

²⁰⁶ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, p. 199, mais avant cela, voir le *Séminaire XVI*, « D'un autre à l'Autre », et le *Séminaire XVII*, « L'envers de la psychanalyse ».

²⁰⁷ Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (I) », *op. cit.*, p. 285; voir aussi « L'introduction des trois catégories du symbolique, du l'imaginaire et du réel », *op. cit.*, p. 206.

²⁰⁸ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, p. 183.

²⁰⁹ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, p. 182.

²¹⁰ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, p. 185.

²¹¹ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, p. 185.

symptôme et Symbolique : comme nous l'avons vu en étudiant le nœud à trois, le symptôme « se produit dans le champ du réel mais en tant que le champ de l'inconscient y fait intrusion »²¹², c'est-à-dire qu'il est l'effet du Symbolique dans le Réel.

Le lien du symptôme avec l'Imaginaire, lui, est constitué par le sens : « j'appelle symptôme ce qui vient du réel [voir la figure représentée dans le texte de « La troisième »]. Ça veut dire que ça se présente comme un petit poisson dont le bec vorace ne se referme qu'à se mettre du sens sous la dent. Alors de deux choses l'une : ou ça le fait proliférer (« Croissez et multipliez-vous », a dit le Seigneur) [...] – ou bien alors, il en crève. Ce qui vaudrait mieux, c'est à quoi nous devrions nous efforcer, c'est que le réel du symptôme en crève, et c'est là la question : comment faire ? »²¹³ L'analyste a pour mission de « contrer » le Réel²¹⁴.

Si le symptôme relève du Réel (donc de ce qui est privé de sens), le « sens » du symptôme renvoie à deux registres différents :

– Un sens imaginaire, induit par le Symbolique : si l'analyste, en disant par exemple à un analysant que son symptôme est sexuel, en interprétant une agoraphobie comme une protection contre un fantasme de prostitution, cherche à donner un sens au symptôme, ce dernier va se multiplier et se déplacer en se transformant. Il faut donc éviter de « nourrir » le symptôme de sens : « à nourrir le symptôme, le réel, de sens, on ne fait que lui donner continuité de subsistance », fait observer Lacan²¹⁵.

– Dans un deuxième registre, le « sens » du symptôme, c'est le Réel en tant qu'il se met en travers, « qu'il se met en croix pour empêcher que marchent les choses au sens où elles rendent compte d'elles-mêmes de façon satisfaisante »²¹⁶.

L'analyste doit donc s'attacher au Réel du symptôme, ce qui nécessite d'opérer une première

distinction, portant sur le langage et « lalangue ».

Le langage a rapport avec la structure de l'inconscient. Pour Lacan, le terme « langage » désigne « la structure dont il y a effet de langages », c'est-à-dire qui engendre plusieurs langages : « si l'inconscient est structuré comme un langage, je n'ai pas dit : par [...] Le langage ne peut désigner que la structure dont il y a effet de langages, ceux-ci plusieurs ouvrant l'usage de l'un entre autres qui donne à mon *comme* sa très précise portée », dit-il, soulignant que la référence dont il situe l'inconscient échappe à la linguistique²¹⁷.

Dans la conférence sur le symptôme prononcée à Genève en 1975, Lacan nous informe qu'il a choisi le vocable « lalangue » à cause de sa proximité phonétique avec « lallation » – un terme désignant l'aspect sonore des premières vocalisations de l'enfant, l'émission de sons plus ou moins articulés, précédant l'acquisition du langage. En ce sens, « toute lalangue est une langue morte, même si elle est encore en usage »²¹⁸ – en effet, dans lalangue, gît « le dépôt, l'alluvion, la pétrification [...] du maniement par un groupe de son expérience inconsciente » : dépôt accumulé au fil des générations, et qui déterminerait la façon singulière pour un sujet d'être imprégné par le bain du langage particulier qu'il a entendu. Dans sa conférence genevoise sur le symptôme, Lacan parle de « prise de l'inconscient »²¹⁹, liée à la façon dont un parlêtre a d'abord entendu lalangue : premières sonorités, premiers mots. Prise de l'inconscient à concevoir peut-être, ainsi que le pense Ritter, comme une coagulation ou une matérialisation (comme une sauce prend), et aussi comme ce qui nous permet d'avoir une certaine prise sur l'inconscient. Dans la même allocution, Lacan invente le terme « motérialisme » (condensation de « mot » et de « matériel »), qui concerne la « cristallisation » matérielle des premiers mots, les traces sonores des premiers sons ou vocables entendus par tel

²¹² M. Ritter, « L'inconscient nodal (II) », *op. cit.*, p. 300.

²¹³ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, p. 185.

²¹⁴ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, p. 187.

²¹⁵ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, p. 200.

²¹⁶ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, p. 186.

²¹⁷ « L'Étourdit » (juillet 1972), dans *Scilicet* n° 4, p. 45 et p. 46.

²¹⁸ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, p. 202.

²¹⁹ Voir Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (II) », *op. cit.*, p. 294.

sujet particulier, donc une empreinte sonore à mettre en rapport avec ce qu'il nomme la « jaculation » – terme par quoi il désigne l'aspect sonore du dire. On peut en déduire que lalangue est le support *princeps* du Symbolique, et que « le savoir inscrit de lalangue dans le Symbolique constitue l'inconscient »²²⁰.

Si l'inconscient est structuré comme un langage, cela ouvre la voie à la particularité d'un langage et d'un inconscient, tandis que lalangue renvoie à la détermination même de l'inconscient, « donc à la constitution de l'inconscient de chacun dans sa singularité »²²¹. On soulignera avec Ritter que lalangue ne constitue pas un patrimoine, et qu'il n'y a pas d'inconscient collectif mais bien, pour chaque sujet, un rapport singulier à certaines équivoques « plus spécifiquement articulées avec son expérience du désir de l'Autre »²²².

Comment concevoir le rapport qui s'institue entre le nœud borroméen, les différentes formes de jouissance (corporelle en tant qu'elle est « jouissance de la vie »; phallique, hors corps; jouissance relative au sens, jouissance de l'inconscient: « l'inconscient, c'est que l'être, en parlant jouisse, et [...] ne veuille rien savoir de plus »²²³), lalangue, et le symptôme? Le symptôme se rapporte à « la façon dont chacun jouit de l'inconscient en tant que l'inconscient le détermine »²²⁴, il est défini comme l'irruption « de cette anomalie en quoi consiste la jouissance phallique, pour autant que s'y étale, que s'y épanouit ce manque fondamental que je qualifie du non-rapport sexuel »²²⁵. L'analyste « sait en quoi consiste l'inconscient d'être un savoir qui s'articule de lalangue, le corps qui là parle n'y étant noué que par le réel dont il se jouit ». Or la jouissance de la vie « fait dépôt » dans lalangue, « non

sans la mortifier »²²⁶, tandis que le corps « est à comprendre au naturel comme dénoué de ce réel qui, pour y exister au titre de faire sa jouissance, ne lui reste pas moins opaque »²²⁷. Cependant que signifie ce verbe « se jouir »? « S'il y a quelque chose qui nous donne l'idée du « se jouir », c'est l'animal. On ne peut en donner aucune preuve, mais enfin ça semble bien être impliqué par ce qu'on appelle le corps animal », suppose Lacan²²⁸.

Lalangue « civilise », c'est-à-dire « porte » la jouissance du corps « à son effet développé, celui par lequel le corps jouit d'objets dont le premier, celui que j'écris du *a*, est l'objet même [...] dont il n'y a pas d'idée, d'idée comme telle, [...] sauf à le briser, cet objet, auquel cas ses morceaux sont identifiables corporellement et, comme éclats du corps, identifiés. Et c'est seulement par la psychanalyse [...] que cet objet fait le noyau élaborable de la jouissance, mais il ne tient qu'à l'existence du nœud, aux trois consistances de tores, de ronds de ficelle qui le constituent »²²⁹. On croit donc comprendre que la jouissance de lalangue, qui renvoie déjà à l'équivoque « j'ouïs-sens », constitue ainsi la porte ouvrant sur la jouissance phallique, et aussi qu'elle précède en quelque sorte l'intrusion du symptôme.

Il résulte de tout cela que la démarche de l'analyste doit en passer par lalangue: « c'est lalangue dont s'opère l'interprétation, ce qui n'empêche pas que l'inconscient soit structuré comme un langage »²³⁰. Or, si le langage est caractérisé par l'effacement relatif du sens des mots, lalangue est en quelque sorte saturée de sens multiples en raison de ses très nombreuses ambiguïtés: elle est un « trésor d'équivoques »²³¹, comme le fait remarquer Ritter. Les

²²⁰ Marcel Ritter, *op. cit.*, p. 293.

²²¹ Marcel Ritter, *op. cit.*, p. 290.

²²² M. Ritter, *op. cit.*, p. 293.

²²³ *Séminaire XX*, « Encore », 8 mai 1973, Seuil, p. 95.

²²⁴ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 18 février 1975, transcription ALI, p. 100.

²²⁵ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, p. 200.

²²⁶ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, p. 192.

²²⁷ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, p. 189.

²²⁸ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, p. 191.

²²⁹ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, p. 189.

²³⁰ « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne de Paris* n° 16, pp. 188-189.

²³¹ Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (II) », *op. cit.*, p. 292.

équivoques se définissent par des homophonies et des analogies de sonorités; et à travers les sonorités, elles se fondent « sur les jeux de lettres dans le signifiant ou la structure littérante du signifiant »²³². Elles ont pour effet l'abolition du sens, c'est-à-dire la « levée de tout sens fixe, univoque, préétabli lié à un signifiant ». Selon Ritter, « l'équivoque en elle-même est insensée, elle est un non-sens, mais renvoie à ce que Lacan appelle l'effet de sens, qui vient s'opposer à sens fixe ou univoque »²³³.

S'il convient donc d'agir sur le symptôme autrement que par le sens, l'intervention sur le Réel se fonde sur une seconde distinction – qui s'appuie d'ailleurs sur la discrimination entre le langage et lalangue – portant cette fois sur le sens et l'effet de sens: différenciation à établir entre « donner un sens » et « produire un effet de sens »²³⁴. Donner un sens, pour Lacan, serait le propre du religieux. Produire un effet de sens, c'est lire la structure littérante du signifiant, en s'appuyant sur les possibilités d'équivoque de lalangue, qui abolissent tout sens qui se voudrait connu d'avance ou pertinent pour tous.

Certes, l'effet de sens « se véhicule » par les vocables, les signifiants (le Symbolique). Certes, il produit des significations, donc une « réflexion », une « ondulation » imaginaire: sur le schéma du nœud borroméen, il est situé au joint de l'Imaginaire et du Symbolique. Cependant son rapport d'extériorité au Réel n'est qu'apparent: de fait, il n'est lié qu'à la mise à plat du nœud²³⁵. Lacan accentue l'exigence de l'effet de sens par rapport au Réel, notamment en répétant que dans le nœud borroméen le Réel doit « surmonter » le Symbolique, c'est-à-dire passer au-dessus de lui en deux endroits. Il souligne que l'effet de sens dans le Réel ne tient pas à l'emploi des mots comme porteurs de sens, mais à leurs sonorités. Ainsi le dire interprétatif fait-il « acte de nouage « de la bonne façon » s'il

tient rigoureusement compte du sonore, ce qui correspond pour l'analyste à « se tenir à la corde du Réel »²³⁶. Lacan concède toutefois que la jaculation « garde un sens [...] isolable »²³⁷.

Une approche possible du symptôme dans la cure consiste donc à l'apprivoiser, dit Lacan, en tenant compte de son rapport avec le jouir de lalangue (davantage qu'avec la jouissance phallique). L'interprétation doit faire *jouer* lalangue contre le *jouir* de l'inconscient, afin de réduire ce dernier – elle mobilise le sens pour l'abolir aussitôt par les équivoques, ce qui a pour effet de réduire la jouissance phallique²³⁸: « ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage que lalangue n'ait pas à jouer contre son jouir, puisqu'elle s'est faite de ce jouir même »²³⁹.

En résumé, « c'est en tant [...] que quelque chose dans le symbolique, se resserre de ce que j'ai appelé le jeu de mots, l'équivoque, lequel comporte l'abolition de sens, que tout ce qui concerne la jouissance, et notamment la jouissance phallique peut également se resserrer »²⁴⁰. Lacan rappelle ce qu'il avait dit lors de sa première conférence romaine « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953): l'interprétation « n'est pas interprétation de sens, mais jeu sur l'équivoque »²⁴¹.

En fin de compte, « c'est en tant que dans l'interprétation c'est uniquement sur le signifiant que porte l'intervention analytique que quelque chose peut reculer du champ du symptôme. C'est ici dans le symbolique [...] en tant que c'est lalangue qui le supporte, que le savoir inscrit de lalangue qui constitue à proprement parler l'inconscient s'élabore, gagne sur le symptôme, ceci n'empêchant pas que le cercle marqué là du S ne corresponde à quelque chose qui, de ce savoir, ne sera jamais réduit, c'est à savoir l'*Urverdrängt* de Freud, ce qui de l'inconscient ne sera jamais interprété »²⁴². L'expression « gagne sur le symp-

²³² Marcel Ritter, *op. cit.*, p. 293.

²³³ Marcel Ritter, *op. cit.*, p. 293, ou pp. 292-293.

²³⁴ Marcel Ritter, *op. cit.*, p. 302.

²³⁵ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 février 1975, transcription ALI, pp. 78 sqq.

²³⁶ Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (II) », *op. cit.*, p. 304.

²³⁷ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 février 1975, transcription ALI, p. 80.

²³⁸ Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (II) », *op. cit.*, p. 301.

²³⁹ « La troisième », *Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris* n° 16, p. 189.

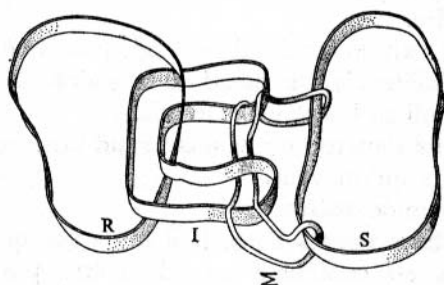
²⁴⁰ « La troisième », *Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris* n° 16, p. 200.

²⁴¹ « La troisième », *Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris* n° 16, p. 188.

²⁴² « La troisième », *Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris* n° 16, p. 200.

tôme » signifie soit « remporte la victoire », soit « l'emporte progressivement », « gagne du terrain sur le symptôme », « empiète sur le territoire du symptôme ».

Du nœud à quatre peut se déduire un rapport de circularité entre symptôme et inconscient – dans le nœud à quatre, le symptôme vient se substituer à la réalité psychique de Freud ou au Nom-du-Père comme quatrième élément. Une figure réalisée par Lacan lors d'une conférence au Massachusetts Institute of Technology présente une forme possible de circularité entre symptôme et Symbolique (ou inconscient) instaurée par l'interprétation : « en interprétant, nous faisons avec le S circularité, nous donnons son plein exercice à ce qui peut se supporter de lalangue, alors que l'analysant, ce dont il donne toujours témoignage, c'est de son symptôme »²⁴³. Symptôme et inconscient constituent ainsi ce que Lacan appelle une nouvelle sorte de Symbolique, qui inclut le symptôme. « Autrement dit, le symptôme fait autant partie



de l'inconscient que le symbolique », conclut Ritter²⁴⁴.

Sur cette figure, S est le symptôme.

L'analyste réalise cette circularité précisément en faisant porter l'interprétation sur le signifiant par jeu équivoque : « l'équivoque, en mettant en jeu le jouir de lalangue, fait cercle du symptôme avec l'inconscient et permet d'avoir un effet de levée du refoulement »²⁴⁵. Cependant,

comme le dit Lacan : « symptôme et inconscient : vis sans fin, ronde. Et on n'arrive jamais à ce que tout soit défoulé. *Urverdrängung* : il y a un trou ; c'est parce qu'il y a un nœud et quelque réel qui reste là dans le fond »²⁴⁶.

L'identité de soi à soi :

« Ce n'est qu'à partir du moment où quelque chose s'en décape [de lalangue] qu'on peut trouver un principe d'identité de soi à soi, et c'est non pas quelque chose qui se produit au niveau de l'Autre, mais au niveau de la logique. C'est en tant qu'on arrive à réduire toute espèce de sens qu'on arrive à cette sublime formule mathématique de l'identité de soi à soi qu'on écrit : $x = x$ »²⁴⁷. Ici se dessine peut-être un idéal de fin d'analyse. C'est là en tout cas la perspective que Lacan a reprise au tout début du *Séminaire XXII* : « si je parle cette année, je prendrai les choses par le bout de l'identité de soi à soi ».

* * *

LE NOM-DU-PÈRE COMME QUATRIÈME CONSISTANCE, ET LES NOMS-DU-PÈRE

Dans « R.S.I. », le Nom-du-Père, qui lie la fonction paternelle à l'effet symbolique d'un pur signifiant (et non à la présence effective d'un père), s'inscrit dans le nœud borroméen sous la forme d'un dédoublement ou d'un redoublement du rond du Symbolique. Quatrième consistance, il est identifié au symptôme.

Dans le séminaire précédent, « Les non-dupes errent », ce signifiant (au singulier et au pluriel) est devenu « un nouvel outil théorique littéralement fondamental », marquant « un tournant et même un nouveau départ du discours psychanalytique »²⁴⁸. Même s'il y a été rarement

²⁴³ « Conférences et entretiens », Massachusetts Institute of Technology (2 décembre 1975), dans *Scilicet*, 6/7, pp.57.

²⁴⁴ Marcel Ritter, « L'inconscient nodal (II) », *op. cit.*, p. 302.

²⁴⁵ Marcel Ritter, *op. cit.*, p. 302.

²⁴⁶ « Conférences et entretiens », Massachusetts Institute of Technology, 2 décembre 1975, dans *Scilicet* 6-7, p.59.

²⁴⁷ « La troisième », *Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris* n° 16, p. 202.

²⁴⁸ Voir Jean-Pierre Dreyfuss, « Les non-dupes errent (II) », *op. cit.*, pp. 239-265. Ici, p. 243.

question, tout au moins explicitement, des Noms-du-Père, ce séminaire a énoncé « les règles de son utilisation et ce que l'on peut considérer comme les rudiments de son fondement épistémologique », considère Dreyfuss²⁴⁹ : Lacan y a fait des allusions au Nom-du-Père dans un développement sur l'amour, pendant sa critique de l'œdipe et en analysant l'usage du terme « nomination ». Ces allusions sont explicitées dans le séminaire « R.S.I. », puis en 1975-76 dans « Le sinthome ».

La trajectoire d'un signifiant

Selon Erik Porge, le Nom-du-Père « permet une périodisation non linéaire de l'enseignement de Lacan »²⁵⁰ produisant sur cet enseignement « des effets de comptage et de scansion ».

Dès 1951, dans son étude du cas de l'homme aux loups, Lacan a distingué pour des raisons cliniques les trois registres de la paternité, et a substitué au père quelque peu monolithique de l'œdipe freudien les trois fonctions de père symbolique, père imaginaire et père réel²⁵¹. Dans ce séminaire de 1951-52, il profère aussi pour la première fois le vocable « Nom-du-Père », en indiquant que l'homme aux loups « n'a jamais eu de père qui symbolise et incarne le père, on lui a donné le Nom-du-Père à la place ». Lacan déclare d'autre part : « ce que l'instruction religieuse apprend à l'enfant, c'est le nom du père et du fils »²⁵². Il reprend bientôt l'expression « Nom-du-Père » dans « Le mythe individuel du névrosé », un exposé sur le cas de l'homme aux rats prononcé en 1953.

Les fonctions de père symbolique, imaginaire et réel ne sont pas forcément assumées par le géniteur, ou même par une seule personne : par conséquent, Lacan pourra considérer le complexe d'Œdipe comme un « rêve » ou un « symp-

tôme » de Freud.

Lacan introduit donc simultanément « un repérage de la fonction paternelle selon deux axes. Celui qui va être porté par le terme, encore opaque, de Nom-du-Père et celui du père réparti dans le ternaire père symbolique, père réel, père imaginaire »²⁵³. D'emblée, se pose donc la question de l'articulation entre ces deux repérages. Erik Porge estime que la question de la fonction paternelle a pu contribuer au départ à « rassembler comme triade » les trois catégories – qui seront nouées borroméennement bien plus tard, comme nous l'avons vu. Par la suite, selon lui, « la singularité de terme *Nom-du-Père* résistera au mouvement constant de la résorption de la fonction paternelle dans sa détermination par le réel, le symbolique et l'imaginaire et l'affranchissement de ces trois dimensions »²⁵⁴. Cette question sera formulée explicitement par Lacan dans « R.S.I. », où elle rebondira sur celle de l'articulation entre le pluriel « les noms du père » et le singulier « le Nom-du-Père ».

Lacan a introduit la notion de métaphore paternelle dans le *Séminaire V* sur « Les formations de l'inconscient » (1957-1958).

Dans le *Séminaire VII* sur « L'éthique de la psychanalyse » (1959-1960), saluant le travail de Laplanche sur *Hölderlin et la question du père*, il s'interroge sur la *Verwerfung* et reprend à Laplanche la distinction entre le Nom-de-père et le Nom-du-Père²⁵⁵.

Puis dans le *Séminaire VIII* sur « Le transfert » (1960-1961), il analyse le drame du père dans la trilogie claudélienne *L'otage*, *Le pain dur*, *Le père humilié*, et compare le père d'Œdipe, tué sans même que le héros le sache, celui d'Hamlet, assassiné et damné, enfin le père claudélien humilié, incarnation d'une dérision qui confine à l'abjection : trois figures soulignant la dimension tragique de la paternité. Or le père de Lacan – lui aussi humilié – est mort le 15

²⁴⁹ Jean-Pierre Dreyfuss, *op. cit.*, p. 244.

²⁵⁰ Erik Porge, *Les noms du père chez Jacques Lacan*, p. 83.

²⁵¹ En ce qui concerne les définitions de ces trois fonctions, le lecteur voudra bien se reporter à ma présentation du *Séminaire IV* sur « La relation d'objet », dans *Les voies paradoxales de la castration*, Séminaire de psychanalyse 2001-2002, AEFL, pp. 14-15.

²⁵² Séminaire sur l'homme aux loups, notes inédites citées par Erik Porge dans *Les noms du père chez Jacques Lacan*, p. 24.

²⁵³ Erik Porge, *op. cit.*, p. 27.

²⁵⁴ Erik Porge, *op. cit.*, p. 28.

²⁵⁵ *Séminaire VII*, « L'éthique de la psychanalyse, 16 décembre 1959, Seuil, p. 80.

octobre 1960.

Lacan aborde la fonction du nom propre dans le *Séminaire IX* sur « L'identification » (1961-62), où il met en relief l'articulation entre trait unaire, nom propre et sujet, et fait l'hypothèse d'une nomination inconsciente « latente » – opérée par le refoulé primordial – autour de laquelle tourneraient les chaînes signifiantes : « dans l'acte de l'énonciation il y a cette nomination latente [c'est-à-dire le nom de ce qu'est le sujet qui parle, en tant que sujet de l'énonciation, dit Lacan] qui est concevable comme étant le premier noyau, comme signifiant, de ce qui ensuite va s'organiser comme chaîne tournante [...] de ce centre, ce cœur parlant du sujet que nous appelons l'inconscient »²⁵⁶.

Le 20 novembre 1963, Lacan prononce ce qu'il pense être la première séance d'un séminaire annuel annoncé sous le titre « Les noms du père ». Cependant, en raison du contexte politique (l'Association Internationale de Psychanalyse a demandé que Lacan soit radié de la liste des didacticiens de la Société Française de Psychanalyse), il décide finalement que cette leçon sera la dernière. Il en conçoit une durable amertume : « puisqu'une fois on m'a fermé le clapet au moment où j'allais parler des noms du père, je n'en parlerai plus jamais [...] Non, je ne dirai pas ce que c'est que le nom-du-père, parce que justement, moi, je ne fais pas partie du discours universitaire. Je suis un petit analyste, une pierre rejetée d'abord, même si dans mes analyses, je deviens la pierre d'angle », dira-t-il par exemple en 1970²⁵⁷. De fait, à partir de 1963, il se référera chaque année (sauf dans le *Séminaire XX*, « Encore ») à cette interruption et ce, jusqu'au 11 février 1975²⁵⁸, après quoi il n'en parlera plus, comme si « ce rappel n'avait plus de raison d'être, comme s'il avait perdu son sens depuis la trouvaille du nœud borroméen ; comme si, donc, le nœud borroméen apportait une solution telle que ce qui était en jeu dans le rappel du séminaire interrompu avait perdu sa pertinence »

²⁵⁹. Car Lacan semble considérer que le thème du Nom-du-Père était de nature à provoquer de très vives résistances auprès de certains analystes, peut-être parce qu'il était porteur d'une mise en question du « désir de Freud lui-même, à savoir le fait que quelque chose dans Freud n'a jamais été analysé », et donc, d'une mise en question de l'origine de la psychanalyse, « à savoir par quel privilège le désir de Freud avait pu trouver dans le champ de l'expérience qu'il désigne comme l'inconscient, la porte d'entrée ». Or, selon lui, « remonter à cette origine est tout à fait essentiel si nous voulons mettre l'analyse sur les pieds²⁶⁰. Et il suggère que l'œdipe serait le résultat « très propre » et « un peu aseptique » d'un évitement, par Freud, « de sa propre histoire »²⁶¹.

Au fil des ans, Lacan développe une critique du complexe d'Œdipe, par exemple dans le *Séminaire XVII*, « L'envers de la psychanalyse » (1969-1970).

Comme Erik Porge, Jean-Pierre Dreyfuss pointe la coïncidence entre une crise institutionnelle grave, crise des fondements ou nouveau départ pour le discours psychanalytique, et la reprise de la question de la fonction paternelle par Lacan : en 1953 (fondation de la SFP), en 1963 (radiation de la liste des didacticiens de la SFP), enfin en 1974-75 (crise à Vincennes et à l'E.F.P.).

Le Nom-du-Père dans « R.S.I. » : de Freud à Lacan

Lacan part d'une définition de la fonction de Nom-du-Père chez Freud. Dreyfuss pointe que chez Freud, cette fonction « résulte de l'articulation entre le fonction d'un père historique et la fonction d'un père pré-historique, qui est pour le sujet toujours déjà là »²⁶². Or Lacan constate que « Freud n'était pas lacanien » : en effet, chez lui, les trois ronds de ficelle ne sont pas noués, mais seulement « posés l'un sur l'autre ». Aussi Freud a-t-il ajouté un rond, nouant d'une quatriè-

²⁵⁶ *Séminaire IX*, « L'identification », 10 janvier 1962, transcription ALI, p.93.

²⁵⁷ *Séminaire XVII*, « L'envers de la psychanalyse », 11 mars 1970, Seuil, p. 15.

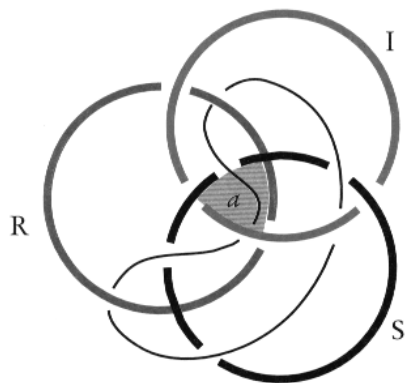
²⁵⁸ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 février 1975, transcription ALI, p. 87.

²⁵⁹ Erik Porge, *op. cit.*, p. 87.

²⁶⁰ *Séminaire XI*, « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », 13 janvier 1964, Seuil, p. 16.

²⁶¹ *Séminaire XIX*, «... ou pire », 14 juin 1972, transcription ALI, pp. 143-144.

²⁶² Jean-Pierre Dreyfuss, « Les non-dupes errent (II) », *op. cit.*, p. 251.



me les trois consistances à la dérive : cette quatrième consistance, il l'appelle « réalité psychique ».

Selon Lacan, la réalité psychique freudienne est assimilable au complexe d'Œdipe²⁶³, lequel est « exactement la même chose que la réalité religieuse ». C'est par cette « fonction de rêve », nommée « réalité psychique » par Freud, et par Lacan « Nom-du-Père », que Freud aurait effectué le nouage des trois registres : Freud « ne fait tenir la conjonction du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel que par les *Noms-du-père* »²⁶⁴, chez lui, « il y a élimination de ma réduction à l'Imaginaire, au Symbolique et au Réel, comme noués tous les trois entre eux », et ce qu'il « instaure avec son Nom-du-Père, identique à la réalité psychique », c'est « le lien » des trois consistances²⁶⁵. En effet, « Freud, ça tourne autour du Nom-du-Père. Ça ne fait pas usage de tout du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel, mais ça les implique pourtant », assure Lacan, en soulignant que lui-même n'a pas parlé *du* Nom-du-Père, mais *des* Noms-du-Père²⁶⁶.

Les formules destinées à résumer l'essence du concept de réalité psychique chez Freud paraissent abruptes – il est vrai que Lacan a détaillé ce point l'année précédente dans « Les non-dupes errent ». « On peut dire que la réalité psychique est une forme d'existence particulière, qu'il ne faut pas confondre avec la réalité maté-

rielle » écrit Freud²⁶⁷ à la fin de *L'interprétation des rêves*, en parlant des désirs inconscients « ramenés à leur expression dernière et la plus vraie ». Freud revient longuement sur la distinction entre réalité psychique et réalité matérielle dans les dernières pages de *Totem et tabou*, ainsi que dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, où il développe l'hypothèse de l'efficacité inconsciente de cette fonction comme étant celle du père mort, dont le meurtre fait l'objet d'un refoulement.

La « disjonction conçue comme originaire du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel »²⁶⁸ requiert donc un nœud à quatre. Le rappel du concept freudien de réalité psychique incite alors Lacan à mettre à l'épreuve la question de savoir si l'appoint de la « fonction supplémentaire [...] d'un tore de plus »²⁶⁹, tore additionnel « dont la consistance serait à référer à la fonction dite du Père », est toujours nécessaire. Car, pour obtenir un effet identique au nœud freudien avec le nœud borroméen réduit à trois éléments, « il faut que le Réel surmonte [...] le Symbolique »²⁷⁰. Déjà lorsqu'il projetait son séminaire sur *Les Noms-du-Père*, dit-il, il pensait à cette « suppléance que prend le domaine, le discours analytique, du fait de cette avancée par Freud des Noms-du-Père », et il ajoute : « ce n'est pas parce que cette suppléance n'est pas indispensable qu'elle n'a pas lieu. Notre Imaginaire, notre Symbolique et notre Réel sont peut-être pour chacun de nous encore dans un état de suffisante dissociation pour que seul le Nom-du-Père fasse nœud borroméen et tenir tout ça ensemble »²⁷¹. Peut-on se passer du Nom-du-Père en analyse, et ailleurs ? En tout état de cause, dit Lacan, « on ne voit pas en quoi un nœud [...] réduit à son plus strict constituerait un progrès, de ce seul fait que ce soit un minimum, ça constitue sûrement un progrès dans l'Imaginaire, c'est-à-dire un progrès dans la consistance ». Mais nous sommes tous aussi « inconsistants » que nos pères, et

²⁶³ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 14 janvier 75, transcription ALI, pp. 54 et 55.

²⁶⁴ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 février 1975, transcription ALI, pp. 86-87.

²⁶⁵ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 février 1975, transcription ALI, p. 84.

²⁶⁶ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 mars 1975, transcription ALI, p. 104.

²⁶⁷ Freud, *L'interprétation des rêves*, éditions des PUF, p. 526.

²⁶⁸ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 février 1975, transcription ALI, p. 86.

²⁶⁹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 février 1975, transcription ALI, p. 86.

²⁷⁰ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 14 janvier 1975, transcription ALI, p. 55.

²⁷¹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 février 1975, transcription ALI, p. 87.

notre état présent à tous, provient du fait que nous sommes « entièrement suspendus à eux ».

La fonction paternelle comme « père-version » sa mise en jeu comme symptôme

La fonction paternelle fait office de modèle : « il faut que n'importe qui puisse faire exception pour que la fonction de l'exception devienne modèle [...] N'importe qui atteint la fonction d'exception qu'a le père. On sait avec quel résultat : celui de sa *Verwerfung*, ou de son rejet, dans la plupart des cas, par la filiation que le père engendre avec les résultats psychotiques que j'ai dénoncés »²⁷² – allusion au concept de forclusion du nom-du-père, développé jadis par Lacan dans le séminaire sur « Les psychoses » (1955-56) et dans les *Ecrits*²⁷³. Lacan semble dire que la structure psychotique serait fort répandue, et que la fonction paternelle « modèle » ne se réaliserait que rarement. Il convient donc de distinguer, à la suite de Dreyfuss, les fondements de l'aptitude à être père – « la père-version » – et la mise en jeu effective de la fonction paternelle par tel ou tel sujet – ce que Lacan nomme « la version qui lui est propre de sa perversion, seule garantie de sa fonction de père », pour laquelle il suffit que ce père particulier soit « un modèle de la fonction »²⁷⁴ – mise en jeu qui induit sur la structure borroméenne des effets qu'on désigne comme les « effets du Nom-du-Père »²⁷⁵. Or cette distinction n'est pas explicite dans le *Séminaire XXII*.

La réalisation de la fonction paternelle ne se confond pas avec une fonction d'éducation (incarnée naguère par le père du président Schreber) : « rien de pire que le père qui profère la loi sur tout : pas de père éducateur, surtout ! Mais plutôt en retrait sur tous les magistères », préconise Lacan²⁷⁶.

La père-version propre à tel père particulier, version plus ou moins réussie ou ratée de la

père-version, est une fonction de « symptôme », dit Lacan. Elle se réalise quand un homme trouve dans une femme, qui est la mère de ses enfants, l'objet *a* qui cause son désir²⁷⁷ – la femme de celui qui « est encombré du phallus » est son symptôme ; Lacan précise que les femmes « ek-sistent comme symptôme » dont l'inconscient « provoque la consistance, ceci apparemment dans le champ mis à plat du Réel »²⁷⁸ – et quand cette femme trouve en leurs enfants ses propres objets *a* (par conséquent, de la même façon, on pourra dire que les enfants sont les « symptômes » de la mère). Si l'objet *a*, situé qu'il est à l'intersection des trous formés par le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire, est bien ce qui est « trois fois perdu », cela revient à dire que cet homme assume sa castration dans son rapport à cette femme, qui elle-même assume sa castration dans son rapport à leurs enfants²⁷⁹. Apparaît ici un rapport étroit entre symptôme et objet *a*.

Les fonctions de mère et d'épouse sont donc indissolublement liées. En va-t-il de même pour les fonctions de père et d'époux ? La relation directe entre père et enfants est-elle exclue dans la conception lacanienne ? « Ce dont elle [= la mère] s'occupe, c'est d'autres objets *a* qui sont les enfants auprès de qui le père pourtant intervient, exceptionnellement dans le bon cas, pour maintenir dans la répression, dans le juste mi-Dieu si vous me permettez, la version qui lui est propre de sa perversion, seule garantie de sa fonction de père ; laquelle est la fonction [...] de symptôme »²⁸⁰. Lacan mentionne tout de même le « soin paternel » dispensé par le père aux enfants, « qu'il [le père] le veuille ou non ». « Personne ne peut exclure *a priori* que la père-version, ce triangle qui a perdu le côté de la relation directe entre le père et ses enfants, soit un symptôme de Lacan, au même titre que l'Œdipe est selon lui un rêve de Freud », commente Jean-Pierre Dreyfuss²⁸¹ d'une façon qui a paru excessive.

²⁷² *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 21 janvier 1975, transcription ALI, p. 65.

²⁷³ « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », 1957, dans *Ecrits*, Seuil, pp. 531-584.

²⁷⁴ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 21 janvier 1975, transcription ALI, pp. 65-66.

²⁷⁵ Voir Jean-Pierre Dreyfuss, « Les non-dupes errent (II) », *op. cit.*, p. 252.

²⁷⁶ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 21 janvier 1975, transcription ALI, p. 66.

²⁷⁷ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 21 janvier 1975, transcription ALI, p. 65.

²⁷⁸ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 mars 1975, transcription ALI, p. 116.

²⁷⁹ Jean-Pierre Dreyfuss, « Les non-dupes errent (II) », *op. cit.*, p. 253.

²⁸⁰ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 21 janvier 1975, transcription ALI, pp. 66-67.

²⁸¹ Jean-Pierre Dreyfuss, « Les non-dupes errent (II) », *op. cit.*, p. 255.

**Les effets de la mise en jeu de la père-version
au niveau de la structure borroméenne,
ou « effets de Nom-du-Père »**

Les effets de Nom-du-Père de la père-version sont *les* Noms-du-Père. Le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel sont les trois Noms-du-père, au sens de « noms premiers, en tant qu'ils nomment quelque chose comme l'indique [...] la Bible » – Lacan fait remarquer que les noms premiers sont attachés en particulier aux animaux : « le premier temps de cette imagination humaine qu'est Dieu est consacré à donner un nom (..) à quelque chose qui n'est pas indifférent, à savoir [...] à chacun des animaux »²⁸². On considérera par conséquent aussi que les initiales R, S, I forment trois Noms-du-père, noms premiers parce que nommants.

En 1953, Réel, Symbolique et Imaginaire désignaient le système des trois registres de la réalité humaine : noms des catégories dans lesquelles chaque chose pouvait être rangée, nommée.

En mars 1975, Lacan considère que l'inconscient ek-siste, ce qui signifie qu'il « conditionne le Réel [...] de cet être que je désigne du parlêtre : il nomme les choses comme tout à l'heure je l'évoquais, là, à propos de ce batifolage premier de la Bible au Paradis terrestre. Il nomme les choses pour ce parlêtre », c'est-à-dire pour « cet être qui lui-même est une espèce animale, mais qui en diffère singulièrement » – selon Lacan, le parlêtre ne serait animal que dans le fait qu'il se reproduit²⁸³. Nommer ne relève pas d'une communication : « c'est là que la parlote à proprement parler se mue à quelque chose du Réel »²⁸⁴.

Dreyfuss²⁸⁵, commentant la formule de Lacan selon laquelle l'inconscient « conditionne le Réel » du parlêtre, pense qu'elle se rapporte d'une part à la division subjective, et d'autre part au réel (nodal, à trois ou à quatre) de la structure borroméenne, en tant que cette structure se

déchiffre dans le dire vrai de l'analysant.

Selon Dreyfuss, Dieu le père « est la métaphore de ce quelque chose qui se nomme des trois Noms-du-Père grâce auxquels chaque chose de la réalité peut être nommée ». Lacan s'exclame : « l'au-moins un Dieu, hein ! le vrai de vrai, c'est Lui – grand L ! Qui a appris au parlêtre à faire nom pour chaque chose ? Le non-dupe du nom de nom de Nom-du-Père ! »²⁸⁶ – je note que dans la transcription de ces phrases par l'ALI, le terme « nom » est constamment écrit au singulier. Le Nom-du-Père originerait les trois Noms-du-Père.

Comment peut-on comprendre l'expression « nom de nom de Nom-du-Père » ? Elle comporte trois étages :

– le réel de la structure à trois, R, S, I (les initiales) à égalité, qui « font » le nœud, de telle sorte qu'il tienne, « sans même qu'il soit nécessaire de les nommer » selon Dreyfuss : « Noms-du-Père », qui font d'emblée nœud borroméen quels que soient leurs noms, l'accent se déplaçant de la nomination des trois ronds de ficelle vers la fonction de faire nœud ; d'où le singulier : « pour démontrer que le Nom-du-Père, ça n'est rien d'autre que ce nœud, il n'y a pas d'autre façon de faire que de les [les ronds de ficelle] supposer dénoués »²⁸⁷. Le Nom-du-Père vient alors réaliser le nouage, il fait « tenir » le nœud borroméen à trois composants.

– Lacan dit pourtant aussi qu'il y a « trois formes de Noms-du-père, celles qui nomment comme tels, l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel »²⁸⁸ en différenciant les trois consistances : ce sont « les noms-de-Nom-du-Père », ou encore les noms des trois registres essentiels de la réalité humaine.

– Enfin, tout ce qui relève de cette réalité humaine peut et doit se nommer selon ces trois registres : « noms de noms de Nom-du-Père » ; « par exemple, dire que le symptôme est l'effet du Symbolique dans le Réel, c'est donner au symptôme un nom-de-nom-de-Nom-du-Père »,

²⁸² *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 mars 1975, transcription ALI, p. 105.

²⁸³ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 mars 1975, transcription ALI, p. 107.

²⁸⁴ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 mars 1975, transcription ALI, p. 108.

²⁸⁵ Jean-Pierre Dreyfuss, « Les non-dupes errent (II) », *op. cit.*, pp. 257-258.

²⁸⁶ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 mars 1975, transcription ALI, p. 109.

²⁸⁷ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 mars 1975, transcription ALI, p. 111.

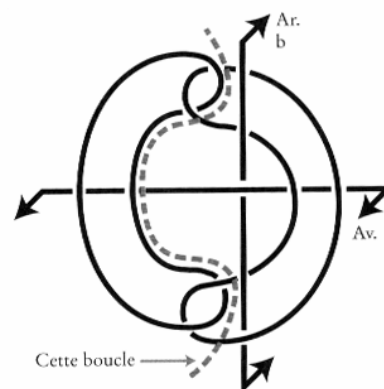
²⁸⁸ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 18 mars 1975, transcription ALI, p. 133.

estime Dreyfuss²⁸⁹. Les noms de nom de Nom-du-Père sont alors en nombre indéfini. Darmon relève²⁹⁰ que le lien entre les mots et les choses suppose le pacte symbolique, que représente le Nom-du-Père, et nécessite le tiers terme de l'Imaginaire.

Avec le premier étage de cette expression, le Nom-du-Père ne s'identifie à aucune des trois consistances prise séparément, mais à la fonction de faire nœud – on pourrait écrire aussi Nom-du-Père pour désigner cette fonction – de nouer, ou même, au nœud lui-même. D'où la question : faut-il écrire le Nom-du-Père sous la forme d'une quatrième consistance, ou considérer que le quatrième rond serait en quelque sorte « superflu » – ce que suggère Lacan – dans la mesure où la nomination relève du Symbolique ? Comme le dit Lacan, « cette histoire nous laisse dans le trois », puisque « la distinction dans le Symbolique du donner-nom fait partir [sic : il faut sans doute lire ici » partie »] de ce Symbolique »²⁹¹. Pour répondre à cette question, Lacan va passer de la fonction du Nom-du-Père comme nœud ou comme faisant nœud, à la fonction du Nom-du-Père comme trou²⁹².

Le Nom-du-Père comme trou

Un couple peut se représenter sous la forme de deux ronds pliés et enlacés (et non pas enchaînés). Il se dénoue lorsque le trou s'efface – « le deux ne se supporte que du trou fondamental du nœud »²⁹³ – il subsiste si le trou est maintenu par exemple par une droite infinie qui le traverse, ou encore par une droite infinie posée sur le couple et une autre droite infinie passant sous les ronds et sur la première droite.



Selon Lacan, le trou qui « noue » le couple est ménagé par l'interdit de l'inceste : trou non pas historique, mais « structural »²⁹⁴ dit-il, nécessité du Symbolique, et rapportant au trou que forme dans le symbolique le refoulement originaire, lequel est maintenu non par le complexe d'Œdipe, mais bien par le Nom-du-Père, « ce qui ne veut rien dire que le Père comme Nom [...], non seulement le père comme nom mais le père comme nommant »²⁹⁵.

Il convient donc de discriminer, à l'intérieur du Nom-du-Père, le père comme nom et le père nommant. La fonction du père nommant consiste à donner un nom au trois ronds du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. La fonction du père comme nom est de faire trou. Lacan rappelle la réponse faite à Moïse : « je suis ce que je suis » – Dieu, source de la Loi, se déroband à toute nomination : un « non de nom » pourrait-on dire en jouant sur l'homophonie – « ça, c'est un trou », or « un trou ça tourbillonne, ça engloutit plutôt [...] puis il y a des moments où ça recrache. Ça recrache quoi ? Le Nom. C'est le Père comme Nom ». Il énonce : « quand je dis le Nom-du-Père, ça veut dire qu'il peut y en avoir, comme dans le nœud borroméen, un nombre indéfini. C'est ça le point vif. C'est que ce nombre indéfini, en tant qu'ils sont noués, tout repose sur un ; [...] en tant que trou il communique sa

²⁸⁹ Jean-Pierre Dreyfuss, « Les non-dupes errent (II) », *op. cit.*, p. 258.

²⁹⁰ Marc Darmon, *op. cit.*, p. 408.

²⁹¹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 11 mars 1975, transcription ALI, p. 112.

²⁹² Jean-Pierre Dreyfuss, « Les non-dupes errent (II) », *op. cit.*, p. 259.

²⁹³ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 15 avril 1975, transcription ALI, p. 163. Plus loin la transcription de l'ALI me paraît erronée : « le couple, bien sûr, qu'il était nouable, quelles que soient les paroles pleines qui l'ont fondé » (15 avril 1975, transcription ALI, p. 164, alors qu'à la page précédente on lit : « le couple est toujours dénouable, à lui tout seul, à moins qu'il ne soit noué par le Symbolique »); le texte proposé par Dreyfuss est : « est dénouable quelles que soient les paroles pleines qui l'ont fondé » (Jean-Pierre Dreyfuss, *op. cit.*, p. 259).

²⁹⁴ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 15 avril 1975, transcription ALI, p. 164.

²⁹⁵ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 15 avril 1975, transcription ALI, p. 164.

consistance à tous les autres »²⁹⁶. Dreyfuss fait observer que Dieu se loge dans le trou creusé par le nom qu'il se donne; de ce trou, il « ressort » l'interdit de l'inceste, dont le lien avec la castration est le non-rapport sexuel²⁹⁷.

Le Nom-du-Père est un trou creusé par le Symbolique, associé à une consistance qui le cerne et en garantit la pérennité (ou père-éité selon Dreyfuss); grâce à quoi les autres consistances sont nouées borroméennement: la fonction du père comme trou serait donc « une variante de la fonction du Nom-du-Père comme faisant nœud »²⁹⁸.

Le Nom-du-Père comme nomination

Au cours de la dernière séance du *Séminaire XXII*, Lacan montre que la nomination²⁹⁹, qui fait nœud borroméen à quatre avec les trois autres consistances, peut se spécifier selon trois types: nominations réelle, symbolique et imaginaire, qu'il identifie aux Noms-du-Père, et qu'il met en rapport avec la triade freudienne de l'inhibition, du symptôme et de l'angoisse, en parlant de la nomination de l'imaginaire comme inhibition, de la nomination du Réel comme angoisse, de la nomination du Symbolique comme symptôme.

Selon Dreyfuss, ces trois nominations seraient donc équivalentes aux noms qui permettent de désigner les choses de la réalité humaine; « autrement dit: ce sont des noms-de-noms-de-Noms-du-père »³⁰⁰.

Chacune se définit par référence à une consistance (qui permet de la qualifier ou de lui donner un indice) et au trou d'une autre consistance. C'est ainsi que l'inhibition renvoie à une nomination imaginaire ou Ni; la consistance de référence est l'Imaginaire, le trou de référence est symbolique.

La nomination forme lien entre Symbolique et Réel, ce qui rappelle une caractéristique du Nom propre: donner nom, nommer, c'est « consacrer » ce que l'on nomme, dit Lacan.

L'ultime séance du séminaire « R.S.I. » rouvre une dernière fois la question de la nécessité d'un quatrième rond. Celui-ci peut assurer le nouage borroméen des trois autres cercles non unis (c'est le nouage freudien) en intervenant comme Nom-du-Père. Dans la conception lacanienne, il est aussi susceptible de figurer comme le dédoublement, « dans un nouage éventuellement borroméen »³⁰¹, de l'une des trois consistances, par exemple en fonction de suppléance (c'est la fonction du symptôme): dans le cas de Joyce, le « sinthome » vient pallier la défaillance du Symbolique. Cependant on pourrait également concevoir un quatrième rond qui participerait au nœud de la même façon qu'un second violon, en s'ajoutant au premier violon (sans le doubler), à l'alto et au violoncelle d'un trio pour former un quatuor à cordes, complexifie une structure déjà nouée par elle-même et lui offre des possibilités autres, allant bien au-delà de celles qu'impliquerait une simple extension.

Comme nous l'avons dit, le nœud borroméen à trois anneaux permet de changer indifféremment l'ordre des trois ronds de ficelle; dans la représentation au tableau, seule la couleur permet de les distinguer. Mais si l'on introduit le quatrième rond du Nom-du-Père en formant une chaîne borroméenne dans laquelle le deuxième et le troisième ronds sont pliés, le fonctionnement du nœud, qui se modifie, produit alors trois sortes de nouage. En effet, « lorsque l'on déplace l'un des deux premiers au rang de troisième, le premier sera dès lors noué au deuxième par le troisième et par le quatrième »; par la manipulation du nœud, on constate que le premier rond est alors lié au second par l'intermédiaire du troisième

²⁹⁶ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 15 avril 1975, transcription ALI, p. 165.

²⁹⁷ Jean-Pierre Dreyfuss, « Les non-dupes errent (II) », *op. cit.*, p. 261.

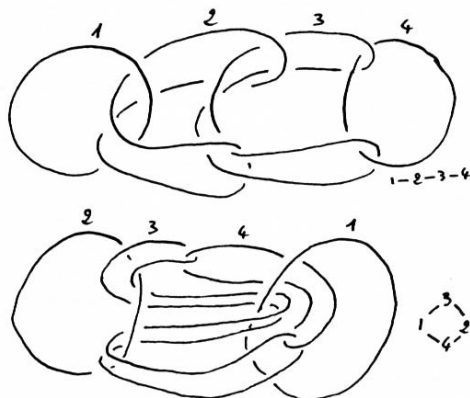
²⁹⁸ Jean-Pierre Dreyfuss, *op. cit.*, p. 262.

²⁹⁹ Voir Marc Darmon, *op. cit.*, pp. 394 sqq.

³⁰⁰ Jean-Pierre Dreyfuss, *op. cit.*, p. 264.

³⁰¹ *Dictionnaire de la psychanalyse*, sous la direction de Roland Chemama et Bernard Vandermersch (Larousse), article « nœud », par Henri Frignet.

me et du quatrième, solidaires, faisant « faux trou », le « faux trou » étant situé entre deux consistances pliées en demi-cercle³⁰². Le rond du Nom-du-Père instaure donc un « ordre » dans le nœud à quatre : le quatrième anneau forme un « faux trou » avec l'un des trois autres, pour lier les deux restant.



Dans cette figure, le rond un est le Réel, le rond deux le Symbolique, le rond trois l'Imaginaire, le rond quatre le Nom-du-Père.

– La nomination imaginaire, reliée par Lacan à l'inhibition, éclôt lorsque Réel et Symbolique sont liés par l'Imaginaire et le Nom-du-Père faisant « faux trou ». C'est le cas par exemple lorsque l'on donne à un enfant le prénom d'un frère mort dont le deuil n'a pas été fait³⁰³, et plus généralement, lorsqu'un enfant est amené à porter la « trace » des « références ancestrales et circonstances familiales imaginaires »³⁰⁴.

– Dans le cas où Réel et Imaginaire sont reliés par le Symbolique et le Nom-du-Père faisant faux trou, se produit la nomination symbolique, rapportée par Lacan au symptôme. Dans « Le sinthome », Lacan réutilisera ce nœud de la nomination symbolique. Ce type de nomination inscrit le sujet et son père dans une lignée, donc suppose la castration, « mais aussi, comme le

nœud le montre bien, la prescription du symptôme »³⁰⁵.

– Enfin, si le Réel et le Nom-du-Père font faux trou pour relier Imaginaire et Symbolique, intervient la nomination réelle, liée à l'angoisse, et qui « semble concerner les cas où une particularité réelle, une privation par exemple, vient grever le destin »³⁰⁶, suppute Darmon. Le « cheval d'angoisse » d'un petit Hans « bien embarrassé de son pénis réel », le psychotique montrant dans sa crudité l'objet *a* généralement voilé par le fantasme, désignent tous deux une nomination réelle, « pour une fois réussie », et qui produit un « effet d'angoisse, qui ne trompe pas »³⁰⁷, écrit Darmon.

* * *

CONCLUSION

Lacan témoigne du fait que les relations entre Réel, Symbolique et Imaginaire l'affectent à titre de « symptôme »³⁰⁸. A l'issue de cette présentation, doit-on considérer aussi que Lacan a opéré une nomination ? Le séminaire dans son ensemble « réalise une écriture de la nomination »³⁰⁹. Mais l'ordre R, S, I peut-il être considéré comme fixé ? Allons-nous dire que ces trois initiales s'enchaînent désormais en une suite utilisée comme signe abrégé – un sigle ? Celui-ci, dans sa singularité, ne saurait former un acronyme (lequel se prononce comme un mot ordinaire ; ainsi par exemple l'ensemble « adav », pour « avion à décollage et atterrissage verticaux », se prononce « adav », et non « A.D.A.V. »), contrairement à ce qui aurait pu se passer si Lacan avait privilégié l'ordre « S.I.R. » ou encore, « R.I.S. » Mais Lacan a-t-il réelle-

³⁰² Voir, dans l'ouvrage de Marc Darmon, la figure de la page 410. Voir aussi, dans le *Dictionnaire de la psychanalyse*, sous la direction de Roland Chemama et Bernard Vandermersch, l'article « nomination », dont le rédacteur est également Marc Darmon.

³⁰³ Marc Darmon, *op. cit.*, p. 412.

³⁰⁴ Marc Darmon, *op. cit.*, p. 409.

³⁰⁵ Marc Darmon, *op. cit.*, p. 413.

³⁰⁶ Marc Darmon, *op. cit.*, p. 412.

³⁰⁷ Marc Darmon, *op. cit.*, p. 412.

³⁰⁸ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 18 mars 1975, transcription ALI, p. 127.

³⁰⁹ Dominique Villeneuve, « Le non-dupe du nom de nom de nom-du-Père », intervention du 30 août 2003 aux journées d'étude du séminaire « R.S.I. » organisées à Paris par l'ALI.

ment procédé à une siglaison dans le cas de R.S.I.? Généralement, on bâtit un sigle à partir des premiers éléments (lettres, noms des lettres, syllabes) d'un syntagme: « S.F.P. » égale « société française de psychanalyse », « E.F.P. » égale « école freudienne de Paris ». Or R.S.I. ne comporte pas de mots intermédiaires. Par ailleurs la siglaison, qui est « l'un des procédés de création de mots »³¹⁰, engage à l'unification. Dans le cas de R.S.I., y a-t-il création d'un nouveau concept ou d'une entité inédite? Lacan en appelle un peu à cela lorsqu'il dit: « ce nœud que je profère au titre d'y unir le R.S.I. de la façon la plus certaine »³¹¹. Cependant, avec l'hypothèse du concept, nous retrouvons le sens, alors que Lacan nous met en garde contre la tentation du sens. Pourtant R.S.I. pourrait être la désignation du nœud.

« Un tableau pictural a été créé n'ayant rien de commun avec la nature », écrit Malevitch à propos de la création suprématisiste. Alors, R.S.I.: composition non-objective, non-objectacle, art concret?

Bibliographie sommaire

Lacan:

« Le symbolique, l'imaginaire et le réel » (conférence à la Société française de psychanalyse, 8 juillet 1953), dans *Bulletin de l'Association freudienne*, n° 1, novembre 1982, pp. 4-13.

« L'Etourdit » (14 juillet 1972), dans *Scilicet* n°4, Seuil, « Champ freudien », 1973, pp. 5-52, repris dans *Autres écrits*, Seuil, « Champ freudien », 2001, pp. 449-495.

Séminaire XX, « Encore » (1972-1973), Seuil, 1975.

Séminaire XXI, « Les non-dupes errent » (1973-1974), transcription de l'Association Freudienne Internationale (AFI; actuellement Association Lacanienne Internationale, ALI), 2001.

« La troisième » (intervention au septième congrès de l'Ecole freudienne de Paris, Rome, 31 octobre – 3 novembre 1974), dans *Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris* n° 16, novembre 1975, pp. 177-203.

Séminaire XXII, « R.S.I. » (1974-1975), transcription AFI (ALI), 1999.

« Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines » (novembre-décembre 1975), dans *Scilicet* n° 6/7, Seuil, « Champ freudien », 1976, pp. 5-63.

Marc Darmon: *Essais sur la Topologie lacanienne*, éditions de l'Association freudienne, « le discours psychanalytique », 1990.

Jean-Pierre Dreyfuss, Jean-Marie Jadin, Marcel Ritter, *Ecritures de l'inconscient – De la lettre à la topologie*, Arcanes Apertura, « les cahiers d'Arcanes », Strasbourg, 2001.

Jeanne Granon-Lafont: *La topologie ordinaire de Jacques Lacan*, éditions Point hors ligne, 1985.

Erik Porge: *Les noms du père chez Jacques Lacan – Ponctuations et problématiques* (Point hors ligne, Erès, 2002 – première édition, 1997).

Elisabeth Roudinesco:

– *La bataille de cent ans – Histoire de la psychanalyse en France, II*, 1925-1985, Seuil, 1986.

– *Jacques Lacan – Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Fayard, 1993.

³¹⁰ *Le grand Robert de la langue française*, 2001, article « siglaison ».

³¹¹ *Séminaire XXII*, « R.S.I. », 12 décembre 1974, transcription ALI, p. 30.